

LE SANG DU SILENCE

ARAGONE



BRUNO JETTÉ



Éditeur:
Les Éditions La Plume D'Or
4604 Papineau
Montréal, Québec, Canada
H2H 1V3
514-528-7219
<http://editionslpd.com>

LE SANG DU SILENCE

Tome 2

Aragone

BRUNO JETTÉ



Table des matières

Résumé du tome précédent	6
La mort de John John Rendall	7
Peur et tourmente	12
Le parfum d'Aragone	16
Le château d'Aragone	19
La réception	23
Kelly Allan	25
Mariage de Baron	27
Aragone et Randy	29
Naissance et tempête	34
Magie noire et objets de culte	37
Renden Wright	44
Pâques	48
La poupée oiseau	51
William Allan Rendall	55
La troublante Ingrid Havel	59
L'aube des années soixante	62
Henry J. Rendall	66
Lexique	70

Conception graphique de la couverture et illustration: M.L. Lego
Modèle couvert avant: Ann-Catherine Choquette

© Bruno Jetté, 2016

Dépôt légal – 2016
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque et Archives Canada

ISBN: 978-2-924594-22-3

Ce livre est également disponible en format papier

Les Éditions La Plume D'or reçoivent l'appui du gouvernement du Québec par l'intermédiaire de la SODEC

Résumé du tome précédent

À la mort de son père, Marie-Ariane Rendall, jeune orpheline d'à peine dix-sept ans, devient l'unique héritière du domaine familial situé sur le bord du lac Memphrémagog. Elle quitte définitivement le couvent pour prendre la succession de son père, apprend à éviter les coureurs de dot et refuse systématiquement de se départir de son domaine. Une rencontre fortuite la mettra en contact avec John John Rendall, richissime et intraitable homme d'affaires, dont la colossale fortune impose crainte et respect. Marie-Ariane devient aussitôt follement amoureuse de cet oncle «éloigné» de trente ans son aîné. Aussi têtue qu'intelligente, elle réussira à l'épouser sous l'œil réprobateur, mais complice, du clergé. Ensemble, ils auront cinq enfants, dont l'insupportable et mystérieuse Aragone, la plus jeune de la famille Rendall. Avec ses longs cheveux roux et son indescriptible beauté, elle n'est pas sans rappeler les origines irlandaises de sa mère. Mais la petite Aragone et Randy, l'aîné de ses frères, partagent un terrible secret: celui du sang des uns, et le silence des autres.

I

La mort de John John Rendall

Les cloches des églises du canton faisaient sonner le glas. Ce tintement annonçait la mort de John John Rendall, le richissime homme d'affaires et le maître du domaine des cent chênes. Un interminable cortège de fleurs suivait le corbillard contenant la dépouille du défunt. On allait inhumer le corps dans le cimetière familial, derrière la chapelle du lac. Parti de rien, John John Rendall s'était hissé au sommet de la fortune et de la respectabilité. Son épouse, Marie-Ariane Rendall, et ses cinq enfants, suivaient le cortège dans une longue limousine noire.

«Comme il aurait aimé assister à ses propres funérailles!», de penser la jeune veuve. Lui qui avait toujours aimé le faste et la démesure, combien aurait-il été heureux de voir tout ce déploiement en son honneur. Assise entre ses deux filles, Marie-Joséphine Rendall, l'aînée des filles, et Aragone Rendall, la cadette, elle admirait ses trois fils qui eux, étaient assis devant elle. Randy John Rendall, le plus vieux des trois, avait ce regard tristement cruel qui vous pénétrait jusqu'au fond de l'âme. Le deuxième, Baron Rendall, était arrivé de New York quelques jours plus tôt, presque en même temps que sa sœur Marie-Joséphine, qui elle, arrivait d'Irlande avec Florence, une amie de la famille, et Henry J. Rendall, le cadet de ses fils, devenu une star de cinéma hollywoodien grâce au «soutien» de son oncle Mark Rendall, décédé l'année précédente. Sa présence attirait une foule de photographes sans scrupules qui tentaient par tous les moyens de s'approcher de lui. Toute la famille éloignée de Marie-Ariane était venue d'Irlande pour la supporter dans son grand malheur. Un peu partout, on commençait non plus à parler de la famille Rendall, mais bien de la dynastie des Rendall. Une certaine aristocratie voyait d'un bon œil l'ajout de cette désormais célèbre famille au rang des privilégiés de ce monde. «La richesse et la gloire dorment souvent dans le même lit», pensait Aragone qui l'année précédente, avait reçu un important héritage de l'oncle Mark. Elle était d'ailleurs en cours de se faire construire un véritable château, à Knowlton Landing, situé à seulement une demi-heure du domaine des cent chênes. Malgré son caractère insupportable et son arrogance, tout le monde l'aimait. Tous ceux qui l'entouraient se pliaient à ses moindres caprices d'une façon quasi religieuse. Baron, contrairement aux autres, pensait à sa mère. Comme elle était belle, cette jeune veuve, dans sa longue robe noire, si peu large. Elle avait failli trébucher en entrant dans la limousine. Il lui avait alors tenu le bras, pendant qu'une idée folle lui avait traversé l'esprit. Il aurait voulu faire comme ces prêtres catholiques qui se donnent et se redonnent des coups de lanières de cuir sanglantes pour se flageller le dos. Pourquoi? Pour se faire pardonner quelque chose qu'il n'arrivait pas à savoir. Puis il lui vint à l'esprit qu'il n'avait jamais montré le moindre signe d'affection pour sa mère. Cela, il le réalisait le jour même où on allait enterrer son père. Soudain, Marie-Joséphine appuya sa tête sur l'épaule de sa mère et éclata en sanglots. La limousine venait de s'immobiliser. Pendant quelques instants, la veuve et ses enfants restèrent sans bouger, comme si chacun refusait de se livrer aux conditions de la mort. «Allons, maman, dit Aragone, dirigeons-nous vers notre cimetière avant que l'âme de papa finisse par s'énervier!»

Seul Randy comprenait vraiment que l'on allait mettre en terre celui-là même qui s'était maintenu toute sa vie au-dessus des lois. Celui-là même qui maintenant possédait tous les privilèges économiques et sociaux. Des privilèges qui paraissaient tellement anciens qu'ils semblaient faire partie de la nature humaine. Tous marchèrent, droits et dignes, vers le cimetière.

Pendant l'inhumation, prise de panique, Marie-Ariane allait s'écouler quand Aragone la serra très fort contre elle. De temps à autre, la cadette reconnaissait le parfum de sa mère qui nourrissait les souvenirs de sa petite enfance. Ce parfum était pour elle l'omniprésence d'une divinité à laquelle elle était attachée par un fil invisible qui l'extirpait de cette scène terrifiante annonçant un moment décisif. Lorsque son regard croisa celui de Randy, il lui fit un petit sourire qui n'avait aucune signification en soi, sinon de la rassurer dans l'accomplissement de son destin. «Randy comprend si bien les choses de la réalité», songea-t-elle. Pour elle, rien n'était jamais tout à fait réel. Sa

vision du monde était celle d'un miroir qui ne lui retournait que des futilités. Soudainement, il fit de plus en plus sombre. La pluie se mit à tomber et en quelques minutes, ce fut l'orage. Des éclairs traversaient le ciel et Marie-Ariane semblait aussi démunie devant la pluie que devant sa vie. Aragone essaya tant bien que mal de la conduire à l'abri, mais elle n'y parvint pas. Marie-Ariane aurait voulu ouvrir le cercueil et toucher son mari pour une dernière fois, mais elle eut la soudaine sensation qu'elle se retrouverait nue dans les bras de la mort. Dans sa vision, tout était tellement bizarre qu'elle fut surprise de sa propre intention. Puis elle replongea dans une solitude insoutenable. Fini l'époque bénie où dans le calme et l'insouciance elle s'émerveillait d'être amoureuse et de connaître l'amour fou. John John était le fer de lance de sa destinée et plus jamais il ne serait près d'elle pour la protéger. Partagée entre le violent désir de mourir et la peur extrême de survivre, elle s'évanouit avant qu'on la transporte d'urgence à l'hôpital; deux jours s'étaient écoulés avant qu'elle ne reprenne enfin ses esprits. Comme le sang de l'eau de pluie, le temps avait coulé dans ses veines sans qu'elle s'en rende compte. Aragone, assise sur le bord de son lit, s'écria: «Enfin! Il était temps que tu reviennes parmi nous. Il va falloir que tu réapprennes à jouer de la vie sans que papa soit toujours près de toi.»

Il me manquera toujours une carte dans mon jeu, répondit sa mère.

- C'est à moi, maintenant, de prendre soin de toi, lui dit sa fille en lui soulevant la tête pour replacer ses oreillers.
- C'est toi qui reprends le flambeau, ajouta Marie-Ariane avec un triste sourire.

Quelques heures plus tard, elle entra chez elle et dès qu'elle eut franchi le seuil de la porte, tout lui sembla tellement plus facile. Elle se dit à elle-même: «Comment peut-on oublier si facilement?» Il lui restait ses enfants et plus tard, elle aurait des petits-enfants; il y avait aussi Alga, Lessing et Florence, ses amies de toujours qui faisaient presque partie de la famille. Elle entra dans le salon et comme à son habitude, redressa les cadres, brusqua un peu son fauteuil de lecture et traversa le vestibule pour entrer dans le bureau de John John. À voix haute elle dit: «Je remets ma vie entre tes mains, mon amour». Longtemps elle resta immobile, comme une femme qui ne sait plus rien d'elle-même. En pensée, elle revoyait son mari, assis à son bureau de travail. Les yeux remplis de larmes, elle avait peur qu'il la trouve laide d'avoir tellement pleuré. Comme elle aurait voulu bondir hors de son corps pour le rejoindre vers un lointain écho forgé au feu de l'amour. Elle ouvrit la fenêtre et la douceur de l'air lui semblait provenir d'un autre monde. Elle entra ensuite dans la bibliothèque et laissa glisser sa main sur les livres rares et anciens que John John, en collectionneur émérite, avait acquis après maintes recherches et de fortes dépenses d'argent. Au hasard, elle retira un livre de l'espace qu'il occupait parmi ce trésor de connaissances de toutes sortes. Elle l'ouvrit délicatement, tourna quelques pages et commença à lire. Il était question d'Odin, ce dieu de la mythologie scandinave qui attend les morts pour les manger tout en restant confortablement assis sur son trône. Elle eut le souvenir que John John, de son vivant, passait des heures à lire. De temps à autre, il lui arrivait de partager avec elle certaines de ses lectures qui le passionnaient particulièrement. Un soir où ils discutaient au sujet de la mort, il lui avait dit: «N'oublie jamais, mon amour, qu'il n'y a que les décadents qui s'inquiètent de ce qui peut leur arriver après la mort». Orpheline dès l'âge de dix-sept ans, des morts, elle en avait vu plus d'un et voilà que maintenant, c'était son mari que l'on venait de descendre en terre. «Il faudrait faire construire un mausolée au centre de notre cimetière, pensa-t-elle. Un gigantesque mausolée où pourraient s'entasser tous les morts de la famille. Un immense et majestueux mausolée où tous les morts de la famille s'entasseraient les uns contre les autres pour rendre hommage à celui dont les crimes et les violences avaient été les instruments nécessaires à la survie de cette famille». Comment aurait-il pu en être autrement? Émigrés d'Irlande, les Rendall avaient dû «bien malgré eux» se tailler une place pour survivre dans un monde inhospitalier et dangereux. Ensuite, ce fut l'obligation de vengeance qui fut le lot de la génération suivante et de celle qui suivit. John John Rendall avait dû marcher dans le sang des uns

et obtenir le silence des autres pour en arriver, en trois générations, à ce que sa famille, avec son fils Randy en tête, fraternise avec ceux qui sont toujours en quête de plus d'honneur et de pouvoir. Malgré son jeune âge, Randy, le fils de son père, possédait des intérêts dans plusieurs entreprises industrielles, des fabriques d'armements et des compagnies de navigation, et ce, indépendamment de la fortune colossale qu'allait lui céder son père. «N'est-il pas le plus apte à représenter la famille?» se dit Marie-Ariane. Toujours perdue dans ses pensées, elle n'avait pas remarqué la présence d'Aragone, qui se tenait debout derrière elle. «Mais les chiens n'ont pas jappé!» s'exclama sa mère.

— Bien sûr qu'ils ont jappé, répondit Aragone. Deviendrais-tu sourde, maman?

Sans lui laisser le temps de répondre, elle ajouta, en pointant du doigt un bracelet de cuir que sa mère portait au poignet:

- Mais où as-tu acheté cette chose horrible?
- Cette chose horrible, comme tu le dis, est un souvenir de mon voyage de noces et je trouve cela très joli, répliqua Marie-Ariane.

Aragone relava brusquement la tête et lança une pile de journaux sur la table de la bibliothèque.

- Les journaux parlent encore de l'inhumation de papa, lança-t-elle. Ils en parlent comme d'un chef de file en matière de prospérité, et rappellent les nombreuses donations qu'il a faites lors de l'épidémie et de la guerre. Même le clergé parle de ses œuvres de bienfaisance et surtout, de son indispensable aide financière qui a servi à rénover l'église et le presbytère. Même dans son cercueil, on continue de l'anoblir. De toute façon, je ne suis pas venue ici pour ça. J'ai décidé de mettre un peu de chaleur et de joie dans ta maison. Je t'ai donc acheté de nouvelles tentures, des statues grandeur nature, des fauteuils en cuir repoussé et maints autres objets fabuleux que tu n'aurais jamais pensé te procurer en temps de deuil. Ils vont te livrer tout ça dans le courant de la semaine; ça va te changer les idées.
- Mais ma fille, s'écria Marie-Ariane, tu aurais au moins pu me demander mon avis!

Encore plus élégante que sa mère, Aragone lisait tout, sauf ce qui lui était utile. Elle passait des heures à observer les images des revues à la mode. Elle aimait vivre dans des espaces immenses et savait qu'elle pouvait disposer de la fortune de ses ancêtres selon ses caprices du jour.

- Ce n'est pas tout, maman, reprit-elle, les garçons d'écurie sont en train de dresser pour toi une jument très docile, ce qui sera sûrement un des souvenirs les plus doux de ton enfance.
- Lorsque je pense à mon enfance, rétorqua Marie-Ariane, je me sens comme un oiseau qui reste paralysé devant un serpent.

Pendant qu'elles discutaient, le soir tombait lentement et le soleil paraissait aussi rouge qu'enflammé.

- Je dois t'avouer quelque chose, maman!
- Quoi donc, ma chérie?
- Quand j'étais petite, j'ai donné un coup de pied dans une fourmilière.
- Que s'est-il passé ensuite? interrogea Marie-Ariane.
- Mon instinct, bien avant ma raison, a pressenti l'étendue du désastre.
- Quelle conclusion en tires-tu?
- Que l'instinct à un pied dans l'invisible et que la raison n'est qu'une carence de l'esprit. Et aussi, que nos peurs ne sont que des visiteurs qui remontent du fond de notre mémoire.
- Moi aussi j'ai à t'avouer quelque chose.
- Dis-le, maman! Dis-le vite! J'ai tellement hâte de savoir.

— Depuis que tu es toute petite, tu as toujours été un petit démon angélique.

Voyant qu'Aragone était au comble du bonheur, sa mère poursuivit en disant:

- Allons, ma petite Aragone, ne te perd pas dans ton orgueil.
- Mais maman, j'ai grandi comme on règne; j'ai grandi comme une petite reine sur son étoile.
- Tu es bien la fille de ton père, soupira Marie-Ariane en précisant que tous les deux essayaient toujours de galoper plus vite que la vie.
- Tu sais, maman, quelques fois, j'ai l'impression qu'un sens supplémentaire m'a été transmis par grand-mère. Tu te souviens combien j'ai toujours aimé porter les vêtements de grand-mère et ses bijoux? Eh bien... il me semble qu'une partie d'elle a toujours été en moi. Je sais qu'elle est morte depuis longtemps, mais depuis que je suis toute petite nous parlons souvent ensemble.
- Maman te parle? s'exclama Marie-Ariane.
- Elle m'aide à me retrouver lorsque je suis en état de confusion.
- Comment ça, en état de confusion? s'inquiéta Marie-Ariane.
- C'est comme si on se rencontrait entre deux mondes. Quelques fois, nous parlons et quelques fois, nous ne disons rien pour respecter le silence des âmes errantes.
- Arrête ça tout de suite! ordonna Marie-Ariane, tu commences à me faire peur.
- Allons, maman, on ne revient jamais tout à fait de la mort. Je pense même que tu pourrais continuer à parler avec papa si tu t'en donnais la peine. Moi, j'ai toujours vénéré grand-mère, comme si elle était la plus subtile des sorcières.
- Aragone, arrête ça tout de suite! répéta Marie-Ariane d'une voix tremblante.

Pendant un long moment, on n'entendit plus que le tic tac de la grande horloge.

- Ce pendule m'énervé! laissa entendre Marie-Ariane en se levant pour en désactiver le mouvement.
- Ne fais pas ça, s'empessa de dire Aragone.

Au même instant, Marie-Ariane sentit quelque chose la frôler. Elle se mit à trembler de tout son corps.

- Aragone, que se passe-t-il? demanda-t-elle à sa fille.
- La mort n'est qu'à deux pas de toi, répondit lentement Aragone.

Les chiens se mirent à japper, ce qui annonçait la venue de quelqu'un dans la maison. La porte-moustiquaire se referma d'elle-même, puis Alga entra dans la maison pour demander:

- Qui crie ainsi?
- C'est maman qui a pris peur en se regardant dans le miroir, répondit Aragone.
- Toujours aussi détestable! lança Alga avec un sourire empreint de tendresse et d'amour.
- Elle me raconte des histoires de peur, précisa Marie-Ariane.
- Aragone, donne une chance à ta mère, fit Alga. Elle passe une période difficile, tu le sais bien.
- Tu as raison, chère Alga, consentit Aragone sans franche conviction. Il y a des questions que l'on ne peut se poser qu'à soi-même. Je dois vous quitter, maintenant, termine-t-elle comme si elle s'adressait à ses sujets.
- Bonne nuit, ma chérie, dit sa mère.
- Bonne nuit, ma petite, répliqua Alga.
- Comme si c'était possible, répondit Aragone en quittant la maison.
- C'est étrange, dit Marie-Ariane, mais quelques fois, il me semble qu'Aragone me hait.
- Pourquoi dis-tu cela? questionna Alga.

- Je ne sais pas, répondit l'autre, mais souvent, Rany et elle ont une attitude plutôt bizarre envers moi.
- Allons, Marie-Ariane, continua Alga, nous nous connaissons depuis l'enfance et d'aussi loin que je me souviens, tu as toujours craint quelque chose. Toute ta vie, tu as eu à vivre des déchirures aussi profondes que tragiques et une fois encore, tu viens de perdre quelqu'un que tu aimais. Arrête d'entretenir des pensées noires. Aragone et Randy t'adorent!
- Et si nous allions marcher un peu sur le bord du lac? suggéra Marie-Ariane.
- Nous pourrions même y faire un feu, comme dans le temps! lança Alga.

Puis elles descendirent sur le bord du lac. Assises toutes les deux devant le feu, un genre d'orgueil animal embellissait leur apparence. La nuit tombée, elles prolongèrent un moment de silence avant de retourner à la maison. Une fois sur le long balcon de celle-ci, Marie-Ariane demanda à Alga:

- Parle-moi un peu de Graig.
- Toujours le même, répondit l'autre. Il passe sa vie à s'occuper des chevaux et il semble être le plus heureux des hommes. Comme je le dis toujours, s'il lui arrivait de me tromper, ce serait sans doute avec une jument.
- Au fait, se rappela Marie-Ariane, j'ai un bocal de fraises confites pour toi!

II

Peur et tourmente

En se levant, Marie-Ariane eut un mauvais présage. Sentant une main invisible lui serrer le cœur, elle descendit à la cuisine où Aragone prenait son café en chantant.

- Comme tu as l'air heureuse! lui dit sa mère.
- Ah, maman! Si tu savais comme j'ai hâte d'habiter définitivement ma belle grande maison!
- Tu devrais plutôt dire ton château! Avec tout l'argent que tu as investi dans ce projet, tu aurais pu te faire construire un petit village à la place.
- Allons, maman, répliqua Aragone, où penses-tu que tu habites? Le domaine des Cent Chênes est lui-même un petit village. Sans compter la maison de grand-père et de grand-mère que tu as prêtée à Alga, Graig et leurs deux stupides jumeaux! Il n'y a que leur fille Sara qui est vraiment intéressante.
- Aragone! se fâcha Marie-Ariane, je sais que Sara est ton amie, mais ce n'est pas une raison pour dénigrer le reste de sa famille.

Comme si elle n'avait rien entendu, Aragone continua en disant:

- Et cette maison que tu habites, n'est-elle pas la plus belle et la plus grande de tout le canton?
- C'est ton père qui l'a fait construire, se défendit Marie-Ariane. Tout comme toi, il voulait toujours ce qui était grand et prestigieux.
- Et le manoir de l'oncle Marc, ce n'est pas rien non plus, sans parler des écuries, de la Marina, de l'hôtel et...
- Ça va! interrompit Marie-Ariane. Finalement, c'est peut-être toi qui as raison.
- J'ai toujours raison, maman!
- Allons, ma fille... ne te perd pas dans tes idées.
- Tout le monde dit que je suis ta réplique parfaite et que toi tu es la réplique parfaite de ta grand-mère... Alors que veux-tu que j'y fasse? rétorqua Aragone avec son plus beau sourire.
- Peut-être, lui répondit sa mère en imitant parfaitement son sourire, mais tu as le caractère et les idées de ton défunt père.
- Arrête de dire «défunt» quand tu parles de papa! cria Aragone.

Les larmes aux yeux, Marie-Ariane resta silencieuse.

- Pardonne-moi, maman! s'empressa de s'excuser Aragone en appuyant sa tête sur l'épaule de sa mère. Je t'aime tellement. Au fait, nous avons reçu du courrier, dont une lettre en provenance des États-Unis. Je l'ai remarquée à cause du timbre. Je suis tellement curieuse de la lire.
- Alors, fais-m'en la lecture.

Avant d'en transmettre le contenu à sa mère, Aragone se dépêcha de lire la missive pour elle-même.

- Tu pourrais la lire à haute voix, petite peste, la gronda Marie-Ariane. J'ai aussi hâte que toi de voir ce que ça dit.

Aragone parut soudain mal à l'aise.

- Quelque chose ne va pas? s'inquiéta sa mère. Parle, tu vas me rendre folle!
- C'est Henry J., mon cher frère, «le nouveau représentant du show-business hollywoodien», qui après son succès foudroyant dans le film "Une cause à défendre" s'est adressé hier aux journalistes pour confirmer la rumeur voulant que lui et la jeune actrice Argentine Alvaras

- Joanes aient annulé leur futur mariage en raison d'une décision commune. Il nous écrit que tout va bien et qu'il est très occupé. Il écrit aussi que le voyage aller-retour entre Hollywood et le domaine des Cent Chênes risque de lui paraître interminable et qu'il viendra nous voir sous peu. Non, mais... il se prend pour un demi-dieu, celui-là rouspéta Aragone.
- Ma fille, rétorqua Marie-Ariane, ne commence pas à rouspéter contre ton frère! Il a raison d'agir ainsi et s'il le veut bien, ce sera à lui de tout nous expliquer lors de sa prochaine visite aux Cent Chênes.
 - Sauf que l'annulation de ce mariage va me faire manquer une excellente occasion de rencontrer des gens célèbres.
 - Grand Dieu, soupira Marie-Ariane, tu n'as donc pas une seule once de sympathie pour ton frère?
 - De toute façon, je fais mes valises aujourd'hui et je rentre chez moi.
 - Ne fait pas l'enfant, Aragone, il te faut encore trois bonnes semaines avant que ton «chez toi» soit assez confortable pour y vivre.
 - Je ne suis plus une enfant depuis longtemps, ma chère maman!
 - Que veux-tu dire?
 - Pourquoi crois-tu que l'oncle Marc me donnait tout ce que je voulais de son vivant et qu'il m'a légué une véritable fortune après sa mort?
 - Est-ce qu'il faisait des choses avec toi? demanda Marie-Ariane en palissant.
 - Tu as trouvé ça toute seule? se moqua Aragone.
 - Et toi tu ne disais rien?
 - Ne t'affole pas, maman, ne t'affole pas! Ne pense pas tout de suite au pire! À chaque fois qu'il voulait le faire, je l'en ai empêché.
 - Mais parle, Aragone! cria Marie-Ariane. Raconte-moi!
 - Je me suis juste déshabillée devant lui... Ça n'a jamais été plus loin.
 - Pourquoi ne m'en as-tu jamais parlé?
 - Je ne savais pas trouver les mots et j'avais peur que papa le tue.
 - Tu aurais pu en parler à Randy!
 - Randy? répliqua Aragone. Mais il l'aurait tué deux fois plutôt qu'une! De toute façon, il est mort et on ne peut plus rien y faire!
 - Pauvre chérie...
 - Arrête, maman, soupira Aragone en levant les yeux vers le ciel, je n'en suis pas morte.
 - Je crois que je vais m'évanouir!
 - Même dans le coma, tu réussirais à t'évanouir, ma petite maman.
 - Quelques fois, dit Marie-Ariane, j'ai l'impression que mon corps s'en va et que je continue d'exister en dehors de lui. Ton père avait l'habitude de dire qu'un nain sur les épaules d'un géant peut voir plus loin que le géant lui-même.

- Une ombre passa dans les grands yeux verts d'Aragone, lorsqu'elle demanda:
- Dis-moi, maman, allons-nous passer la matinée à poiroter ici?

Avec le geste nerveux d'une pouliche, Marie-Ariane fouilla dans la poche de sa veste et sortit une vieille photographie.

- Qu'est ce que c'est? chercha à savoir Aragone.
- C'est une photographie de moi quand j'étais pensionnaire chez les Ursulines. Je n'avais pas tout à fait seize ans. L'année suivante, j'ai dû quitter le couvent, car papa est mort et j'étais devenue la seule héritière du domaine.
- Comment se fait-il que cette photographie se retrouve dans la poche de ta veste?
- En fait, expliqua Marie-Ariane, la question est plutôt de savoir comment cette veste se re-

- trouve sur mon dos. En rangeant les affaires de ton père au grenier, j'ai ouvert mon vieux coffre de bois et j'y ai retrouvé tous les objets de mon enfance, y compris cette veste. Je viens juste de découvrir que cette photo était dans l'une des poches.
- C'est fou comme on se ressemble! s'exclama Aragone.
 - Oui, ma fille, rétorqua Marie-Ariane, moi aussi je ressemblais à ma mère comme deux gouttes d'eau. C'est probablement dû au sang irlandais qui coule dans nos veines et à la couleur rouge feu de nos cheveux.
 - Ça t'a rendu triste de quitter le couvent?
 - Oh non, ma fille! Quand j'ai franchi la porte grillagée et que j'ai quitté définitivement ces longs murs de pierres, j'ai ressenti une extrême sensation de liberté qui ne s'explique pas. La seule personne que je regrette de ne pas avoir revue, c'est sœur Marie de la croix. Je l'aimais beaucoup. Elle me racontait des histoires de monstres marins qui vivaient dans le fond du lac Memphrémagog et d'un voilier fantôme qui semait l'épouvante dans tout le Canton. Elle disait que c'était la peur qui l'avait fait entrer en religion. Elle disait d'elle-même qu'elle était comme un moineau curieux, mais prudent.
 - Crois-tu qu'il y avait vraiment un monstre dans le lac? interrogea Aragone.
 - Il semble que c'est vrai, répondit Marie-Ariane. Même des promeneuses sur le rivage affirment l'avoir vu. Les habitants du Canton parlent aussi d'un animal mystérieux qui aurait projeté un voilier dans les airs, ce qui expliquerait "le voilier fantôme" que d'autres auraient vu naviguer dans les airs. On a vu des baleines peser jusqu'à quarante-cinq tonnes, ce n'est pas invraisemblable qu'une sorte de gros poisson inconnu soit heurté de plein fouet par l'étrave d'un voilier qui se trouvait au mauvais endroit au mauvais moment.
 - Je trouve cela passionnant, dit Aragone tout en réfléchissant.
 - Ton père aussi était passionné par cette histoire, il m'en parlait souvent! La bibliothèque est remplie de livres et d'articles anciens qui parlent de l'affaire. Si tu veux t'amuser, ma fille, tu en as pour le reste de ta vie.
 - Je savais bien que je n'allais pas passer la journée à poiroter avec toi, ma chère petite maman. Nous allons faire transporter tous les livres et tous les documents chez moi.
 - Mais je n'ai jamais dit que je te les donnais, s'offusqua Marie-Ariane. De toute façon, ce n'est plus à toi.
 - Mais Papa me les avait promis!

Les chiens se mirent à japper et quelques secondes plus tard, Randy entra dans la maison.

- J'espère que tu ne viens pas pour me dévaliser toi aussi! lui dit Marie-Ariane.
- C'est pire que ça! répondit Randy.

Aragone était au comble de la joie lorsqu'elle s'écria:

- Il va enfin se passer quelque chose d'intéressant aux Cent Chênes!
- Que veux-tu dire? demanda Randy.
- Henry J. ne se marie plus. Il n'y aura donc pas de noces, donc pas de gens importants, donc rien d'intéressant.
- Ton château ne suffit plus pour t'amuser? interrogea Randy. Et tandis que nous parlons, savais-tu que déjà tout le monde en parle comme le «château d'Aragone»?
- Certains disent même que le domaine des Cent-Chênes s'étendrait maintenant jusqu'à Knowlton-Landing, répliqua Aragone. Il faut juste acheter quelques parcelles de terrain et joindre le tout au domaine.
- Quelques parcelles de terrain? s'exclama Randy. Mais ça va nous coûter des millions! Et moi qui étais venu demander à maman de faire le bilan de tout ce que possède la famille. C'est que nous allons investir dans le pétrole!

- C'est bien ce que je disais! s'exclama Marie-Ariane. Mes enfants sont en train de me dévaliser!
- Arrête ça, maman, soupira Randy, tu sais bien que notre fortune est presque inépuisable!
- Nous pouvons donc acheter les parcelles de terrains pour que mon «château» fasse partie des Cent Chênes? rigola Aragone.
- Bien sûr, répondit Randy. D'ailleurs, l'idée est très intéressante... Les terrains prennent de la valeur à une vitesse folle et c'est justement ce dont j'ai besoin comme garantie.
- Tu en as parlé avec Baron, Henry J. et Marie-Joséphine? demanda Marie-Ariane.
- Baron et Henry me donnent carte blanche, répliqua Randy sur un ton sans équivoque. Quant à Marie-Joséphine, elle demeure dans la vieille maison d'Irlande que papa et toi avez achetée juste pour les livres anciens que contenait sa bibliothèque. Mais avec le temps, il s'est avéré que vous avez fait une sacrée bonne affaire. Je peux toujours lui écrire, si tu veux, mais dorénavant, c'est moi le seul maître des Cent Chênes et j'ajouterais que si je te demande ton avis, ma chère maman, ce n'est que par politesse.
- Petit effronté! s'écria Marie-Ariane. Si ton père t'entendait me parler comme tu le fais, il se retournerait dans sa tombe.
- Ça va, maman, arrête de t'en faire pour tout et pour rien, dit Randy sur un ton plus conciliant. Si papa m'a choisi pour lui succéder, et tu le sais mieux que quiconque, c'est qu'il savait ce qu'il faisait.

III

Le parfum d'Aragone

Elle portait un vieux manteau couleur émeraude et un foulard de cachemire à demi enroulé autour de son cou qui cachait son menton. Ses longs cheveux roux, ses sourcils bien dessinés au-dessus de ses grands yeux verts, ses longs cils et son front criminellement séduisant lui conféraient l'allure de quelqu'un qui avait appris à vivre avec la méfiance du gibier. Malgré la pluie qui tombait légèrement et le vent qui fouettait ses vêtements, Aragone était heureuse. Elle était à New York dans le but de rencontrer un parfumeur qui devait lui créer un nouveau parfum à son nom. Elle aimait marcher sur ce trottoir reluisant par l'eau de pluie en regardant ces enseignes criardes et ces lumières qui semblaient gémir dans le noir comme de petits yeux colorés. Ses yeux s'ouvraient et se refermaient sous les gouttelettes de pluie. Comme un chien qui chasse une mouche qui vient de se poser sur son museau, Aragone secoua brusquement la tête et entra dans le hall de l'hôtel. Elle reconnut aussitôt Charles Stoke, assis confortablement dans un fauteuil de cuir du grand salon. Elle ne l'avait jamais vu en personne, mais sa photo apparaissait de temps en temps dans les revues à la mode. L'homme ressemblait à un hibou et de plus, il était aveugle d'un œil. Ses jambes trop longues et ses cheveux coupés en brosse comme un soldat lui donnait malgré tout une certaine prestance, semblable à ces héros de guerre de légendes anciennes.

Comme Alice passant de l'autre côté du miroir, Aragone traversa le hall d'entrée et se rendit directement au grand salon. Lorsque Charles l'aperçut, il se dit à lui-même « Cette jeune fille et moi représentons vraiment la Belle et la Bête. » Il arrêta son regard sur cette bouche qui exprimait cette détresse attirant irrésistiblement le désir du délire amoureux. Il se leva avec empressement pour l'accueillir.

- Vous êtes certainement mademoiselle Aragone Rendall, dit-il en lui prenant la main qu'il retint dans la sienne un peu plus longtemps que nécessaire.
- Champagne! répliqua simplement Aragone en enlevant son manteau et en secouant sa chevelure mouillée, ses gestes frisant la sorcellerie.

Charles Stoke partit et revint quelques minutes plus tard avec une coupe de Champagne dans chaque main. Il ne les avait pas encore déposées sur la petite table de marbre qu'Aragone lui tendit son manteau. Littéralement hypnotisé, il le prit et alla lui-même le porter au vestiaire. Lorsqu'il revint, il se rendit compte que la coupe à Champagne d'Aragone était vide.

- Mille excuses, dit-il, j'aurais dû apporter une bouteille.

Aragone le regarda comme s'il était un incurable idiot. L'homme partit encore une fois et revint avec une bouteille de champagne.

- Autre chose? demanda-t-il gentiment.
- Vous me vendez votre temps pour me faire plaisir, mais vous gâchez tout le reste, lui dit-elle. Puis elle ajouta
- Vous vous donnez un mal de chien pour donner de la substance à votre personnalité, mais vous perdez de vue le but de votre existence.

Charles resta silencieux quelques secondes et rétorqua:

- Vous avez sans doute l'habitude des clubs les plus fermés, de la compagnie des plus grands de ce monde et bien plus encore, mais voyez-vous, mademoiselle Rendall, c'est très difficile pour moi ce soir... Je ne trouve pas les mots... J'ai le cœur qui...
- Encore un siècle ou deux et vous allez finir par me dire ce que vous semblez incapable de formuler correctement, lança-t-elle dans un éclat de rire.

Avec un gémissement de jeune chiot, Charles fut pris d'une telle émotion qu'il se leva et vida sa coupe de Champagne d'un seul coup.

- Je suis tellement heureux d'être en votre compagnie! confessa-t-il. Si je ne me retenais pas, je vous dirais que vous êtes mon coup de foudre!
- C'est à cause de la pluie, dit Aragone en souriant.
- Même les mendiants peuvent être de très grands poètes.
- Il y a trop de dignité dans votre humilité, Charles!

Puis elle ajouta, en relevant quelque peu sa robe de soie noire et en ajustant la ceinture verte lime qui lui entourait la taille:

- Pour comprendre une petite partie de quoi que ce soit, il faut comprendre la totalité du concept. Il ne vous est pas passé par la tête que des esprits malins peuvent prendre des formes humaines pour obtenir ce qu'ils veulent?
- Oh, Satan, reste parmi nous! s'exclama Charles en levant sa coupe.

À nouveau, Aragone éclata de rire.

- Je vais de ce pas chercher une autre bouteille, dit Charles en se levant.
- Seulement une? s'indigna Aragone. Mais il nous faut réviser le concept de l'évolution naturelle!

Lorsque Charles revint à son fauteuil, il lui sembla qu'Aragone n'était plus la même femme.

- Vous êtes un homme très amusant mon cher Charles, et très distrayant, lui dit-elle, mais je me sens comme un insecte en vol de reconnaissance. Il est temps de parler affaires. Je veux un parfum qui soit hors de prix, silencieux et tenace, et je le veux dans six semaines. Voyez-vous, je me suis fait construire ce que ma mère appelle "un château" aux Cent Chênes. Les Cent Chênes est le nom de notre domaine familial et j'y reçois dans six semaines deux cents invités. En plus d'inaugurer mon château, mon frère Baron y recevra le titre de chevalier papal par l'archevêque d'une petite ville Irlandaise pour avoir fait «rénover» une ancienne abbaye qui tombait en ruine. Mon autre frère, Henry J., qui lui est une star hollywoodienne que vous connaissez certainement, sera présent pour nous raconter le scénario de son prochain film. C'est avec mon frère Randy que vous réglerez le côté financier de l'affaire. J'ai en main un chèque de trois cent mille dollars, lequel servira d'acompte pour débiter le plus tôt possible la fabrication de mon parfum. Vous êtes naturellement invité à l'inauguration où un autre chèque de sept cent mille dollars vous attendra si vous arrivez avec mon parfum. J'en profiterai pour en faire la première publicité. Marie-Joséphine, ma sœur aînée, habite en Irlande avec Florence, son amie dont les tableaux sont vendus dans les plus prestigieuses galeries du monde. Randy a de nombreux amis qui lui sont redevables dans les milieux politiques et autres, mais c'est surtout dans le monde des affaires qu'il est à la fois le plus admiré et le plus craint. Il est exactement comme l'était mon père du temps de son vivant. Bref, tout ce beau monde sera présent, sans compter les parents éloignés de ma mère qui habitent en Irlande depuis des lustres... il va de soi qu'ils possèdent d'immenses fortunes, tout comme nous, d'ailleurs. Vous avez donc six minutes pour me dire si mon parfum fera de vous un homme abominablement riche et de moi la femme dont le nom sera l'un des plus connus dans le monde. Vous pouvez me croire sur parole, mon cher Charles!

Pendant quelques secondes, Charles eut peur. Une peur aussi étrange que si on lui avait demandé d'ouvrir une succursale de l'enfer dans chaque pays du monde. Il ne voyait plus que la silhouette de la jeune femme qui était assise devant lui. Il savait trop bien qu'un refus serait perçu comme un affront et que cette Aragone n'avait qu'à lever le petit doigt pour faire de lui un homme riche ou encore, provoquer sa ruine. Plus le temps passait, plus la situation lui paraissait épouvan-

table. Il se savait hideux devant cette belle jeune femme qui incarnait toute la puissance irlandaise, pendant que lui incarnait toute la prudence qu'exige la laideur et le macabre. Aragon trônait, confortablement assise dans son fauteuil, régnavant sur le pendule qui sonnait lentement l'irréel de la situation. Ce qui paraissait le plus étrange, chez cette femme, pensa-t-il, c'est qu'elle ne connaissait pas le refus. C'est là ce qui lui faisait peur, et cette peur était la pire des peurs qu'il ait connues depuis sa naissance. «Un million, se dit-il, et six minutes pour...» L'instant était passé.

- Très bien, mademoiselle Randall, finit-il par répondre. C'est peut-être de la folie, mais j'accepte.
- Vous avez raison, monsieur, c'est bien ce qui s'appelle de la folie. Mon père disait ''c'est sur la ligne de front que l'on reconnaît les vrais soldats.''

Elle lui tendit un exemplaire d'un contrat en lui précisant:

- Veuillez signer ici, je vous prie.

L'homme signa en se demandant s'il pourrait ou non se tirer indemne de cette situation. Il ouvrit grand son œil unique et mentionna:

- Je dois prendre l'avion cette nuit, mademoiselle Randall.

Puis il se leva, fit quelques pas et se retourna avant d'ajouter:

- Vous aurez votre parfum à temps.

IV

Le château d'Aragone

À tous points de vue, et surtout du point de vue architectural, le château d'Aragone représentait une mysticité d'une autre époque. Sculpté à même les pierres de la façade des scènes de chevaliers et d'archers de la fin du onzième siècle partant pour le combat, il imposait dès le premier coup d'œil crainte et respect. Le nombre impressionnant de fenêtres munies de vitraux parmi lesquelles certaines possédaient des barreaux prévenait le visiteur que l'essence même du danger ou de la folie habitait ces lieux. En contrepartie, les pierres des cinq étages supérieurs étaient sculptées de déesses celtiques représentant une douce évolution du goût vers les hauteurs. Quant aux portes d'entrée, elles semblaient fixées dans le temps pour les siècles à venir. À l'arrière du château, deux tours provoquaient une vision exaltante baignée de nostalgie. Non loin de là, une barbacane d'allure moyenâgeuse était reliée au château par un tunnel voûté comme les plafonds de certains sanctuaires jalonnant les routes de la vieille Irlande. Cette barbacane contenait quelques pièces d'usage domestique. En ouvrant les portes de l'entrée principale, le visiteur se retrouvait au fond d'une longue salle au bout de laquelle se trouvait un escalier à double révolution, montant jusqu'aux versants multiples de la toiture. Les membres du personnel prétendaient qu'Aragone, en compagnie des ombres de la nuit, descendait par un escalier secret pour emprunter un des multiples tunnels qu'elle seule connaissait. On prétendait même qu'elle se rendait dans un lieu diabolique pour retrouver le fantôme de sa grand-mère et que les deux se livraient à des rituels sataniques. Pour en remettre davantage, quelques fois, la nuit, Aragone se rendait à mi-chemin dans le tunnel qui descendait à la barbacane des domestiques pour imiter cette sorte de bruit de canard que font les sourds de naissance lorsqu'ils essaient de parler. Quelques fois, Randy l'accompagnait juste pour l'entendre, car les sons résonnaient dans le tunnel d'une manière surnaturelle. Un jour, à la blague, il dit à sa sœur :

- Nous devrions vendre de l'énergie magique en conserve pour éloigner les puissances maléfiques.

Aragone s'y opposa de façon catégorique. Ses ambitions en matière de sciences occultes dépassaient de beaucoup la vente de conserve.

- Je veux devenir la plus grande célébrité en matière de magie cérémonielle, lui fit-elle savoir, ajoutant que dans son enfance, elle avait eu plusieurs révélations en ce sens.

Elle jura même à Randy qu'elle fut conçue aux sources mêmes de la magie et qu'elle avait fait construire son château en fonction d'en faire le rendez-vous mondial des plus grands mages de l'époque.

- Ne te perds pas, petite sœur, de ricaner Randy. Par contre, l'idée de fonder une société secrète versée dans la magie pourrait s'avérer excessivement lucrative si tu sais comment t'y prendre pour attirer les plus riches et les plus puissants de ce monde.
- On pourrait nommer notre société secrète "La divine Aragone" ou encore, "Aragone l'étoile" ou encore, "L'étoile d'Aragone" ou encore...
- OK, ça va comme ça, ma petite soie, l'interrompt Randy. Notre société secrète portera le nom de "L'étoile d'ARA", un point c'est tout.
- Très bien. Tu seras mon premier disciple, décida Aragone.
- Dans une société secrète comme la nôtre, il n'y aura pas de disciples. Il n'y aura que des membres très riches et très puissants, proposa Randy.
- J'en ferai bien mes disciples, chuchota Aragone.

Dès le lendemain, celle-ci réunit tous ces domestiques dans leur salle de repos sous prétexte

qu'elle avait des choses à mettre au point avec eux. Tous craignaient de se voir congédier ou muter à une tâche différente. Cependant, nul ne pouvait réellement savoir ce qu'Aragone voulait leur communiquer.

- Premièrement, commença-t-elle par leur expliquer, comme vous le savez déjà, j'inaugure mon château dans deux semaines. Je vous annonce qu'à compter aujourd'hui, je double votre salaire et que chacun d'entre vous recevra un bonus de dix mille dollars par année. Mais il y a à cela deux conditions: vous devez me jurer fidélité et discrétion jusqu'à la mort. Vous formerez une sorte de grande famille où chacun devra jouer son rôle à la perfection. J'ai même l'intention de faire construire des pavillons indépendants à quelques lieux d'ici pour ceux d'entre vous qui décideront d'habiter le domaine en permanence. L'autre condition est qu'il vous sera interdit d'y amener vos enfants ou les enfants de qui que ce soit. Pour ceux qui ont déjà une famille, je leur donne vingt-cinq mille dollars en guise d'indemnité de départ et naturellement, si besoin est, il se peut que je vous offre du travail quelques jours par mois. Que ceux qui veulent quitter les Cent Chênes le fassent dès ce soir et que ceux qui désirent rester, me jurent sur leur vie fidélité et discrétion jusqu'à la mort.

Puis elle ajouta tout bas, mais de façon à ce que chacun puisse l'entendre:

- Malheur à ceux qui me trahiront. Je serai dans la salle de bibliothèque pendant une heure où je recevrai tous ceux qui veulent rester à mon service. Ensuite, il sera trop tard.

Tous acceptèrent avec le plus grand enthousiasme. Le seul problème se résumait à celui d'une femme dont le mari et la fille ne travaillaient pas aux Cent Chênes.

- Quel âge à votre fille? lui demanda Aragone.
- Elle a dix-neuf ans, répondit la domestique.
- Ce n'est plus une enfant, répliqua Aragone.
- Non, mademoiselle.
- Que fait-elle de ses journées?
- Elle travaille comme vendeuse dans une boutique de souvenirs. Elle voudrait bien faire des études, mais nous n'en avons pas les moyens. Je comptais sur les vingt-cinq mille dollars pour payer son instruction, mais mon cœur est déchiré entre le bonheur de payer ses études et la tristesse de ne plus être à votre service.
- Votre mari ne gagne pas assez pour faire instruire votre fille? questionna Aragone.
- Bien sûr que non, rétorqua la domestique. Mon mari ne sait que réparer de la machinerie agricole et autres véhicules du genre.
- Si vous acceptez de vivre aux Cent Chênes, vous, votre mari et votre fille, je m'occuperai personnellement de défrayer les études de cette dernière, et ce, aussi longtemps qu'il le faudra et dans les meilleurs établissements d'enseignement, que ce soit en Angleterre ou en Irlande.
- Je fais le serment pour moi, ma fille et mon mari de vous rester fidèle jusqu'à la mort, jura la domestique en pleurant.
- Et aussi, d'être discrète en tout, ajouta Aragone.
- Je le jure aussi, continua la femme avec un tremblement dans la voix.
- Parfait, dit Aragone. Je vous ferais construire un pavillon et de ce fait, votre mari travaillera aussi pour les Cent Chênes en tant que contremaître en entretien des machines de toutes sortes et croyez-moi, aux Cent Chênes, ce genre de travail ne manque pas. Il aura un bon salaire, tout comme le vôtre, d'ailleurs, et votre fille pourra entreprendre toutes les études qu'elle voudra.

Éclatant en sanglots, la femme et eut peine à dire:

— Je vous serai éternellement reconnaissante, mademoiselle Randall.

Aragone était satisfaite. Elle gardait l'entière responsabilité de son personnel et de ce fait, pourrait se permettre de faire tout ce que bon lui semblait sans que nul ne puisse dénoncer les énigmes et les secrets de son château.

Quelques jours plus tard, les premiers invités commencèrent à arriver. Pour la plupart, il s'agissait de propriétaires de chevaux venant des États-Unis voulant familiariser leurs chevaux avec la piste de l'hippodrome des Cent Chênes en prévision de la course qui serait retransmise en direct à la télévision partout dans leur pays, et même ailleurs, grâce à un richissime et excellent organisateur de paris clandestins à travers l'Amérique toute entière. Randy s'était lui-même chargé de la diffusion à travers le Canada. Tous les commerçants du Canton se préparaient pour ne rien manquer des retombées économiques engendrées par plus de deux cents visiteurs prêts à dépenser pour tout et n'importe quoi. Les boutiques de souvenirs étaient remplies à pleine capacité, tandis que le curé était déjà tout excité par cette "manne" d'argent qui lui tomberait dessus lors des quêtes du dimanche, et cela, sans oublier la présence de l'archevêque Irlandais qui s'amènerait «probablement» avec un «contingent» de prêtres pour offrir le titre de «Chevalier Papal» à Baron Rendall pour avoir assuré la rénovation de l'abbaye qui tombait en ruines dans un coin reculé de l'Irlande. Si le curé du village avait pu se battre avec l'évêque de Montréal ou celui de Québec, ou même les deux, pour les empêcher d'assister à la réception du titre honorifique qu'allait recevoir Baron Rendall, il l'aurait fait sans hésitation. Des autos de toutes marques et de toutes sortes, immatriculées d'un peu partout aux États-Unis et au Canada, commençaient déjà à sillonner les rues du village et les routes du Canton, en empruntant sans la moindre pudeur les chemins de terre pour photographier le paysage. Comme une vache qui regarde passer un train, les habitants des profondes campagnes n'en faisaient aucun cas. Pour eux, ce défilé d'autos dans leurs champs n'était que la preuve d'une évolution incontestable. Chez les Rendall, les invités s'étaient amenés une bonne semaine avant l'événement pour ne repartir que deux ou trois semaines plus tard. Certains venaient de loin et leurs venues étaient si précieuses, que nul ne voulait précipiter son départ de quelque façon que se fut. Marie-Ariane ne savait plus où donner de la tête, alors qu'Aragone s'en remettait complètement à sa gouvernante qui dirigeait le personnel du château avec une force de caractère et une détermination implacable. C'était une «vieille fille» qui rêvait en secret de se faire épouser par un de ces vieux qui ne tarderait pas trop à mourir en lui laissant une fortune qu'elle pourrait dépenser à sa guise jusqu'à la fin de ses jours. Dans cette ambiance festive, Marie-Ariane flottait de bonheur à la seule pensée de revoir sa parenté venue d'Écosse et d'Irlande, comme au temps où John John vivait encore. «Plus que quelques jours, pensa-t-elle, avant que n'arrive le «gros» des invités.»

Peu avant l'arrivée de ceux-ci survint la surprise d'Aragone: «Le cirque Forain». Aussi, commença-t-on à monter les manèges et à préparer les divertissements les plus inusités. Mais le plus grand bonheur serait celui des vieux Irlandais venus pour la première fois en terre du Québec pour inaugurer un château appartenant à une descendante de la véritable Irlande. «De par sa mère», Aragone était de la lignée des «Limernik», plusieurs fois centenaire et faisant partie des plus vieilles familles irlandaises. Mais pour Aragone, c'était encore trop peu. Son château n'était pas à la mesure de ses ambitions. Ce n'était pour elle que le commencement d'un nouvel empire qui transcendait les rêves les plus fous. En même temps que l'arrivée du «Cirque Forain», un hydravion se posa sur le lac Memphrémagog et s'avança lentement vers le quai de la plage des Cent Chênes. C'était Marie-Joséphine Rendall, accompagnée de son «amie» Florence et de ses deux frères Baron et Henry Rendall qui arrivaient ensemble. Marie-Ariane accourut pour se jeter littéralement dans leurs bras. Il ne fallut que quelques minutes, à Aragone, lorsqu'elle fut prévenue de l'arrivée de sa sœur et de ses frères, pour se rendre à la maison de sa mère et, à l'instar de celle-ci, se jeter dans leurs bras. Elle était accompagnée d'Émile Rhine, l'ancien garçon d'écurie devenu son chauffeur personnel depuis le jour où ensemble, ils avaient «trouvé» le petit Duke noyé dans

le ruisseau. Émile stationna la longue limousine blanche d'Aragone et s'éclipsa pour aller discuter avec les garçons d'écurie, histoire d'obtenir quelques précieux renseignements devant l'aider à miser sur le bon cheval lors de la grande course. Ceci fait, il retourna dans la limousine pour y attendre Aragone. Ce n'est qu'une heure ou deux plus tard qu'elle lui «ordonna» de retourner au château et de ne revenir que le lendemain pour les conduire, sa famille et elle, au village, dont ils feraient le tour complet pour indiquer à tous qu'aux Cent Chênes, la fête allait commencer d'une journée à l'autre. D'ailleurs, dès la tombée du soir, la grande roue du cirque illuminait déjà le ciel des Rendall.

V

La réception

On attendait deux cents personnes, et il en était venu environ trois cents. Au Canada, les grandes familles irlandaises s'étaient fait un devoir d'assister à cette réception, de même que celles en provenance des États-Unis, d'Angleterre, d'Écosse et bien sûr, d'Irlande. Il en était de même pour tous les hommes d'État, les hommes d'Église, les politiciens, les grands industriels, les hommes d'affaires, les collectionneurs de livres antiques ou d'objets d'art, ainsi que pour les membres de certaines principautés. Certains avaient même amené leurs domestiques avec eux. Malgré un imposant système de sécurité et un nombre impressionnant d'agents de sécurité privés habillés à la dernière mode pour se couler dans la masse sans attirer l'attention, il fut possible, pour quelques fûtés, de s'infiltrer parmi les invités. Des gardes armés jusqu'aux dents patrouillaient les bois, le lac et les alentours de celui-ci. Du château d'Aragone et des terres qui l'entouraient jusqu'à la vieille maison paternelle à l'autre bout du domaine, une véritable petite armée était prête à intervenir en tout temps, et cela, sans compter la cinquantaine de chiens de garde dispersés dans la dizaine de chenils qu'on trouvait sur le domaine, prêts à obéir aux moindres ordres de ceux qui les avaient vus naître dans le chenil familial, situé à proximité du manoir de l'oncle Mark. Depuis la mort prétendument accidentelle de ce dernier survenue lors d'un voyage à New York, les bêtes étaient dressées par un spécialiste des courses canines. Chez les Rendall, les chiens et les chevaux habitaient le domaine au même titre que leurs propriétaires. «L'histoire du domaine en est une de chiens et de chevaux», avait dit le père de Marie-Ariane un peu avant sa mort. Effectivement, dans les courses, qu'ils fussent chiens ou chevaux, les animaux des Rendall raflaient la majorité des prix. À l'occasion de la grande fête, les habitants du village n'hésitaient pas à offrir leurs services, se considérant eux-mêmes comme les hôtes de tous ces gens avides d'acheter, de visiter, de photographier ou simplement, de se désaltérer sur les terrasses des restaurants. Dans les faits, les gens du village et des alentours étaient vraiment des hôtes on ne peut plus charmants et attentifs. Au domaine, assez étrangement, il régnait un tel climat de festivité, de fraternité et d'amour, qu'on aurait cru que tout le monde se connaissait depuis des siècles. Les représentants de la presse, quoique discrets, étaient omniprésents. Les photographes des magazines à la mode questionnaient certaines personnes qui se faisaient un plaisir de leur répondre et de se laisser photographier, dans l'espoir de faire la une d'une quelconque revue mondaine. D'autres, tel le curé du village, craignaient une trop forte délégation d'hommes d'Église s'étant invités dans le seul but de rencontrer l'archevêque d'Irlande et le voir remettre l'honorable titre de «Chevalier Papal», chose à laquelle l'on assistait que très rarement. Se sentant presque violé dans sa propre paroisse, le curé se sentait réduit, du moins pour un temps, au simple rôle de gardien des brebis de Dieu. Pendant ce temps, Aragone régnait en reine sur tous ses sujets, réservant les chambres de son château aux plus nobles des nobles. Les trois salles de réception étaient constamment en effervescence, dont la plus importante, celle qu'elle avait baptisée «Ballroom» où chaque soir, les costumes et la musique datant de différentes époques étaient à l'honneur. Parallèlement, d'autres festivités se déroulaient dans l'ancienne maison paternelle où Marie-Ariane avait vu le jour. Quant à l'immense maison aux dix colonnes blanches que John John Rendall avait fait construire à coups de millions pour lui et son épouse au début de leur mariage, elle abritait maints invités venus d'Irlande et faisant partie de la famille éloignée. Installé non loin de la plage, «Le cirque Forain» permettait aux enfants de cinq à cent ans de s'amuser, le jour comme la nuit. Le «dansing du Mariana World», cadeau d'anniversaire de John John Rendall à son épouse, où la jeunesse s'en donnait à cœur joie, était sous haute surveillance. Évidemment, hors de question de vérifier l'âge des convives, et ce, même si les consommations étaient gratuites et à volonté. Rien ne devait entraver la liberté de quiconque. Si quelque chose devait mal tourner, on pouvait toujours compter sur «un agent fantôme» pour intervenir avec tact et diplomatie. Chaque soir, à précisément vingt-trois heures, un feu d'artifice

prévenait les parents que les couchettes attendaient les plus petits pour le dodo. Des gardiennes d'enfants venues de tout le conté avaient été engagées à cet effet. L'événement majeur fut le dévoilement du parfum d'Aragone devant une foule de journalistes, de photographes, et bien sûr, de richissimes investisseurs avides de s'offrir des parts dans la nouvelle entreprise de la jeune femme. Durant cette mémorable soirée, le concepteur dudit parfum se vit soudainement entouré de femmes aussi élégantes que sensuelles qui ne demandaient pas mieux que de discuter de parfums avec lui dans l'intimité de leurs chambres.

Deux jours après ce lancement, ce furent les courses de chevaux, diffusées partout aux États-Unis grâce à un vieux milliardaire texan gérant des paris clandestins depuis près d'un demi-siècle. De son côté, Randy veilla à ce que l'événement soit diffusé partout à travers le Canada. Dû à la chance ou au travail acharné de ses entraîneurs, ce fut «Progress», l'étalon des «Écuries Randall», qui rafla tout ce qu'il y avait à gagner, ce qui rapporta une véritable fortune à la famille, en plus des honneurs épiques qui s'ajoutaient à ceux qu'elle cumulait depuis plusieurs d'années. Deux jours plus tard, au château d'Aragone, avec tout le faste qu'exigeait une telle occasion, Baron Rendall recevait de l'archevêque d'Irlande le titre de «Chevalier Papal», lequel lui fut remis avec une épée à deux tranchants ayant servi durant l'élan des Croisades. Pour l'occasion, un crucifix en or massif fut remis à Aragone pour l'honneur qu'elle avait accordé aux membres du clergé en les recevant à son château.

La première semaine de festivité se termina par une course à dos de mouton proposée aux enfants, suite à laquelle les rires et les pleurs de chacun furent récompensés par un prix. Comme à l'habitude, le gagnant ou la gagnante se voyait offrir un voyage en compagnie des membres de sa famille. Cette année-là, le prix se résumait en un voyage de trois mois, tant en Angleterre, qu'en Écosse et en Irlande.

La semaine suivante, les amateurs de courses de chevaux commencèrent à quitter les lieux avec tout leur attirail. Pendant qu'au château se poursuivaient les folles soirées du «Ballroom», les membres du clergé décidèrent eux aussi de partir, non sans avoir reçu d'énormes donations devant leur permettre de poursuivre leur cause divine. Quant aux nombreuses familles, elles quittèrent vers la fin de la deuxième semaine, soit après la course de chiens. Si cette dernière n'avait rien d'extraordinaire, elle amusait fortement les grands et petits parieurs de dernière minute. La troisième semaine en fut une de retrouvailles et de départs, plusieurs Irlandais profitant de ces dernières soirées pour revivre ensemble de bons moments et se remémorer des souvenirs anciens. Ces gens offrirent à Aragone la réplique du livre traitant de la lignée des Limernik, avec couverture en feuilles d'or! Une fois tous les invités partis, alors que Marie-Ariane et ses enfants récapitulèrent tout ce qui s'était déroulé durant ces trois dernières semaines, à la surprise générale, Baron annonça qu'il allait épouser Kelly Allan dans quelques mois, du fait que cette dernière attendait un enfant. Marie-Joséphine profita de l'occasion pour avouer qu'elle et Florence étaient follement amoureuses l'une de l'autre et qu'elles souhaitaient bénir leur union dans la chapelle familiale. La pauvre Marie-Ariane crut faire une crise cardiaque, avant de s'en remettre après quelques secondes, pendant qu'Aragone sautait de joie et applaudissait, donnant l'impression d'avoir complètement perdu la raison. Seul Randy et Henry J. gardèrent la tête froide. Le premier enfant des enfants de John John et Marie-Ariane Rendall aurait donc Baron pour père. Cela, personne ne s'y attendait, pas même Baron.

VI

Kelly Allan

Kelly Allan, la future épouse de Baron, arrivait de New York avec une très mauvaise nouvelle. À l'aéroport, une longue limousine blanche l'attendait. Dès qu'il la vit, Émile Rhine, le chauffeur personnel d'Aragone, s'empressa de la soulager de ses bagages. Baron la serra très fort dans ses bras et au moment où il s'apprêtait à l'embrasser, il remarqua qu'elle avait les larmes aux yeux. Avant même qu'il lui demande ce qui n'allait pas, elle éclata en sanglots et lui annonça :

— Papa est gravement malade. On ne lui donne que quelques semaines, peut-être un mois.

Pendant ce temps, au château, Aragone transmettait ses ordres aux domestiques, donnant l'impression qu'elle se préparait à recevoir une princesse. Lorsque les hautes portes en fer forgé s'ouvrirent et que la limousine s'engagea dans la Grande Allée bordée des cent chênes que John John Rendall avait fait planter de son vivant, Kelly eut l'impression d'un déjà-vu. En passant devant l'immense maison aux multiples colonnes que John John avait fait bâtir pour sa famille et lui, elle eut peine à croire que Baron puisse être né dans une telle demeure. Non loin, la maison ancestrale où Marie-Ariane et sa sœur Gisèle avaient vu le jour offrait cette sensation de bonheur éternel impossible à retrouver. Kelly était fascinée par cette maison. Ce fut ensuite les écuries et l'hippodrome qui la transportaient dans sa petite enfance. Elle avait toujours rêvé de monter à cheval et de galoper à vive allure dans un sentier magique. En longeant le chemin près du lac le «Mariana World», cadeau d'anniversaire de John John Rendall à Marie-Ariane qui attirait de nombreux touristes venus faire le tour du lac Memphrémagog en compagnie d'un guide qui ne manquait jamais de leur proposer d'y faire une halte, elle se dit qu'avec ses voiliers, ses longues chaises en bois et ses multiples parasols colorés, l'endroit donnait irrésistiblement l'envie de profiter des joies tranquilles de la vie, trop souvent éphémères. Ce fut ensuite la haute croix celtique au sommet d'une petite colline qui la questionna, mais ses interrogations furent vite dissipées lorsque la limousine longea la chapelle familiale avec son cimetière qui lui rappela aussitôt la mort prochaine de son père. Ses yeux s'emplirent à nouveau de larmes. Sans rien dire, Baron passa son bras autour de ses épaules. Soudain, le majestueux manoir de l'oncle Mark l'émerveilla et après quelques minutes, ce fut la tour du château d'Aragone qui la transporta complètement dans un autre monde.

— Ce domaine est gigantesque et féérique, dit-elle à Baron. Il faudrait toute une journée pour en faire le tour.

Lorsque la limousine s'immobilisa devant le château, elle s'empressa de préciser à Baron :

— Pour l'instant, ne dis rien au sujet de mon père.

Les deux n'eurent pas le temps de mettre le pied dans le château que déjà, comme au temps de leur jeunesse, Marie-Ariane, Lessing, Alga et Florence arrivèrent bras dessus bras dessous en chantant et en riant. Après les embrassades et les mots de bienvenue, ils prirent place dans le petit salon. Autour du foyer d'allure moyenâgeuse, Aragone prit la parole :

— Quand je pense que l'ancienne amie de ma mère va devenir la conjointe de ma sœur, je me sens plus Rendall que jamais. Chez nous, rien ne se passe normalement. Tu vois, Kelly, Florence est la cousine de Lessing qui jadis, travaillait au bureau de poste. Alors que ma mère sortait du couvent des Ursulines, elle ne connaissait rien à la vie et c'est Lessing qui lui a tout appris. Les deux ont même failli marier le même homme, et finalement, ma mère a laissé ce dernier à Lessing pour marier son oncle John John, de trente-ans son aîné. Plus tard, Lessing a invité sa cousine Florence à passer quelque temps chez nous et Florence n'est jamais repartie, sauf pour accompagner ma sœur dans notre maison d'Irlande pour, probablement, la courtoiser. Nous sommes «tricotés», comme disent les québécois.

- Tu n'étais même pas au monde, en ce temps-là, répliqua Alga. Tu as une façon d'expliquer les choses qui ont le don de faire passer les gens pour des imbéciles.
- Toi aussi tu étais prisonnière au couvent des Ursulines et toi aussi tu es venue passer quelques semaines aux Cent Chênes... et tu n'en es jamais repartie.
- Mais que ce passe-t-il, Aragone? lança Marie-Ariane. Pourquoi parles-tu ainsi à mes amies? Cela ne te regarde absolument pas! De plus, comme j'étais seule et orpheline, sans Alga, Lessing et Florence, je me demande bien ce que je serais devenue.

Au même moment, Marie-Joséphine entra tout essoufflée avant de s'écrier:

- La chienne a eu ses bébés!
- Des petits chiots? s'écria Aragone en regardant Kelly.

Comme si cette dernière avait compris la question sans que l'on la lui pose, elle répondit:

- Bien sûr que j'en veux un!

Aragone lui sauta au cou en répliquant:

- Avec le mien, on en aura deux! Car naturellement, Baron et toi allez vivre avec moi.
- Laisse-lui le temps d'arriver, intervint Baron.
- Il n'est pas question que Kelly accouche ailleurs qu'ici et que mon petit neveu ou ma petite nièce habite ailleurs que dans mon château! s'entêta Aragone. D'ailleurs, j'ai déjà trouvé une infirmière qui va vivre ici en permanence pour s'occuper de tout.
- Et voilà! s'exclama Marie-Ariane. C'est l'histoire qui se répète!
- Peut-être, mais pas tout à fait, répliqua Alga.

À l'heure du souper, à la longue table de la salle à manger, où il ne manquait que Randy et Henry J. alors même que le chauffeur personnel d'Aragone s'y trouvait, il régnait une véritable ambiance familiale.

- C'est la première fois de ma vie, dit Aragone, que j'ai l'impression de souper en famille.
- C'est pareil pour moi, renchérit Baron.
- Pour ma part, répliqua Kelly avec les larmes aux yeux, c'est la première fois de ma vie que je partage un repas avec une vraie famille. Ma mère est morte alors que j'avais à peine dix ans et maintenant... mon père se meurt dans un hôpital de Londres. Vous comprendrez que demain, je devrai vous quitter pour le voir une dernière fois.
- En ce cas, rétorqua Aragone, nous y allons tous avec toi, car nous tenons tous à le voir au moins une fois vivant. Après tout, c'est grâce à lui si tu passeras le reste de ta vie avec nous.
- Levons nos verres à monsieur William Allan! lança Baron.
- Émile, ordonna Aragone, contacte tout de suite Randy... Il nous faut réserver des chambres dans un hôtel de Londres, et aussi, il nous faut des billets d'avion pour demain soir au plus tard. Dis-lui aussi que la présence d'Henry J. est plus que souhaitable.

Devant autant de solidarité, Kelly éclata en sanglots.

- Pleure un bon coup, lui dit Aragone, et ensuite, nous ouvrirons quelques bonnes bouteilles de champagne pour souligner ton mariage et l'enfant à venir.

Le séjour à Londres dura onze jours. L'enterrement de Monsieur William Allan fut aussi sobre que noble.

- Il repose maintenant près de maman, se résigna Kelly, et je suis heureuse qu'avant de nous quitter, il vous ait tous vus m'entourer de votre soutien et de votre amour. Je suis certaine qu'il est parti heureux et qu'il racontera tout à maman. Nul doute qu'ils auront l'éternité

pour discuter de tout cela.

VII Mariage de Baron

Cette fois, Aragone décida de mettre son frère Henry J. Rendall à contribution. Elle commença par faire construire une piste d'atterrissage directement dans le domaine pour accueillir les petits avions, tandis que pour les hélicoptères, elle commanda l'installation d'un débarcadère. Randy acheta le premier jet privé des Cent Chênes et Aragone le premier hélico. Maintenant, plus rien ne pouvait plus empêcher Henry J. Rendall de venir aux Cent-Chênes, ne fût-ce que pour un simple aller-retour.

- Henry, lui dit Aragone après l'avoir joint au téléphone, je ne t'ai jamais rien demandé, mais aujourd'hui, je veux que tu fasses quelque chose pour moi. En fait, je devrais dire pour toute la famille...
- Je t'accorde d'avance tout ce que tu veux. Tu n'as qu'à demander.
- Ce que je veux, Henry, poursuivit Aragone, c'est que tu sortes le "gratin d'Hollywood" et que tu amènes tout ce beau monde ici pour le mariage de Kelly et de Baron. Je ne peux tout de même pas réinviter les mêmes personnes qui sont venues assister à ma réception il y a à peine un mois. Alga connaît plusieurs personnes importantes, dans le monde de la chanson, et Florence connaît plusieurs artistes peintres et auteurs de renom. Pour sa part, Marie-Joséphine nous amènera des musiciens folkloriques d'Irlande et d'Écosse. Oh! Et il y a aussi Pricy, la fille de Lessing et Devon, qui connaît des gens de la haute finance qui ne se feront pas prier pour assister au mariage. Quant à Randy, personne n'oserait lui refuser une invitation, de peur de manquer la chance d'obtenir un bon "tuyau" susceptible de leur rapporter des millions. Des politiciens et autres représentants du gouvernement seront aussi présents, sans compter tous ceux que j'oublie. De mon côté, grâce à la mise en marché de mon parfum et l'immense publicité entourant mon image, c'est par centaines que mes admirateurs se précipiteront ici juste pour m'adresser quelques mots. D'ailleurs, tu sais comme moi que les caméras de télévision et les photographes des magazines sont toujours présents chaque fois qu'il se passe quelque chose aux Cent Chênes. Cela attire une foule de curieux prêts à tout pour s'infiltrer parmi les invités. Pour prévenir le coup, j'ai doublé le nombre de gardiens de sécurité qui seront prêts à intervenir discrètement et en tout temps. Il y en a même qui seront affectés à la surveillance de la forêt, du lac et des alentours du domaine. Aussi, pour faciliter le transport des invités, plusieurs limousines feront constamment la navette entre Montréal et les Cent Chênes. Ceux qui voudront se rendre à l'aéroport, ici ou à tout autre endroit n'auront qu'à le demander. Bref, au bas mot, cette noce va nous coûter une dizaine de millions de dollars. L'hôtel, l'hippodrome, la marina, la salle de concert et tout le reste fonctionneront presque en tout temps. Le mariage aura lieu dans la chapelle et la réception au château. Le seul problème est que Marie-Joséphine et Florence veulent faire bénir leur union en même temps. Je ne crois pas que le curé du village acceptera de faire une telle chose, mais maman a dit que Randy trouverait une solution. Je peux te dire que Randy sait se montrer très convaincant, quand il le faut.
- Que veux-tu dire par là? questionna Henry
- C'est une longue histoire.

Henry ne chercha pas à en savoir davantage, se contentant de répondre, un peu comme s'il s'adressait à une princesse:

- Très bien, petite sœur, vos désirs sont des ordres.

Kelly rayonnait de bonheur, même qu'elle était au «septième ciel». À bien des égards, Marie-Ariane se reconnaissait en elle. Toutes les deux possédaient cette douce naïveté mêlée de périodes d'angoisse et de tristesse. Une nuit, Marie-Ariane eut un mauvais pressentiment, croyant dur comme fer que Kelly allait perdre son enfant. Du coup, elle se mit à la recherche d'une infirmière possédant toutes les qualifications requises pour s'occuper de la mère et de son enfant. Peu de temps après, une certaine Natalia Ohlsson, une Suédoise dans le début de la trentaine et d'une incroyable beauté, se présenta chez elle. Après vérification, il s'avéra qu'elle possédait toutes les qualifications requises pour occuper le poste, en plus d'être d'une distinction hors du commun. Marie-Ariane la présenta à Aragone qui tout de suite, lui offrit une chambre au château, laquelle se trouvait au bout du corridor du troisième étage, avec une fenêtre sans vitraux ni barreaux, agrémentée d'un petit balcon donnant sur un jardin sauvage. Une nuit, Baron alla frapper à sa porte.

— Venez vite, dit-il, Kelly ne se sent pas bien!

— Elle commence ses contractions, lui dit-elle après avoir examiné la future mère, il faut la conduire d'urgence à l'hôpital!

Kelly fut conduite à l'hôpital, en compagnie de Baron, d'Aragone et de l'infirmière. Sept heures plus tard et deux mois en avance naissait un petit garçon chétif et minuscule qu'il fallut laisser aux soins intensifs pendant plus de deux mois. Grâce aux bons soins de Natalia qui devint presque de facto un membre de la famille, Kelly se remit rapidement.

La noce fut l'une des plus grandioses et des plus célèbres qu'ait connue le comté depuis celle de John John Rendall et de Marie-Ariane Rendall. Par la même occasion, le curé accepta de bénir discrètement «l'amitié sincère» qui existait entre Marie-Joséphine et Florence. Mais malgré tout, l'événement le plus attendu fut le baptême de William Allan Rendall, prénommé ainsi en l'honneur de William Allan, le père de Kelly, mort sans avoir eu la chance de connaître son petit-fils. Marie-Ariane jouait son rôle de grand-mère d'une façon tellement angoissante, qu'Aragone fut obligé de mettre Alga et Lessing au fait de la situation. Ces dernières réussirent à calmer la nouvelle grand-maman en lui rappelant comment Virton Wallong, l'infirmière de la famille du temps où Marie-Ariane elle-même accouchait de ses enfants, effectuait un merveilleux travail. Même si la principale intéressée demeurait songeuse, cela eut pour effet de la calmer.

La politique prenant tout son temps, Baron n'était pas souvent chez lui. Aussi, s'estimait-il heureux que Randy s'occupe «des affaires» de la famille. Le baptême du petit William Allan Rendall eut lieu dans la chapelle familiale, dans le cadre d'une cérémonie plutôt intime, Marie-Ariane craignant que les gens et surtout, les photographes sans scrupules s'approchent trop près du bébé. Un plan, selon elle, pour qu'ils lui transmettent leurs microbes! À ce sujet, Aragone se disputait souvent avec elle en raison de ce qu'elle appelait sa «microphobie». Quant à elle, la plus concernée, c'est-à-dire Kelly, ne disait rien. Même qu'elle trouvait amusant que sa belle-mère et sa belle-sœur se disputent à cause de son enfant. À la mort de son père, elle avait reçu en héritage une maison située en banlieue de Londres, des objets antiques, des meubles très anciens, une imposante et précieuse collection de timbres et une centaine de milliers de dollars. Malgré le jet privé, l'hélico, les limousines et la fortune de la famille Rendall qui se chiffrait maintenant en milliards de dollars, elle considérait son héritage comme une contribution suffisamment importante pour s'attirer les faveurs de sa nouvelle famille. Or, chez les Rendall, personne ne pouvait imaginer qu'elle entretenait de telles pensées, eux dont l'idée d'évaluer les biens de qui que ce soit n'importait guère. Randy possédait des pétrolières et Baron des raffineries de pétrole, alors qu'Henry J. était actionnaire majoritaire dans des studios de production et que son statut de star demeurait en pleine ascension. Alors que l'avenir du petit William Allan était assuré, ce que Kelly ne disait pas, c'est qu'elle était enceinte d'un deuxième enfant.

VIII

Aragone et Randy

Aragone et Kelly avaient pris l'habitude de s'installer devant le foyer pour discuter une bonne partie de la soirée.

- Ce soir, les idées m'arrivent sans ordre, commença Kelly ce soir-là.
- Que veux-tu dire? demanda l'autre.
- Je me sens déracinée. Je ne sais plus si le bateau de ma vie suit le bon itinéraire.
- Je pense, lui répondit Aragone, qu'il ne faut pas chercher un ordre naturel à quoi que ce soit. Le fait que tu sois une personne sage ou complètement folle n'a aucune importance; tout réside dans ta capacité d'imaginer. De plus, je ne pense pas que les idées peuvent nous arriver en ordre comme des petits soldats qui avancent pendant la bataille. Personnellement, je suis souvent trop épuisée pour sentir la fatigue. Du coup, je me sens comme si j'étais dans un état d'hypnose. Ma seule certitude en ce monde, c'est que j'éprouve un mépris innommable pour l'inconfort matériel.

En entendant cela, les yeux de Kelly s'emplirent de larmes.

- Mais que ce passe-t-il, ma petite belle-sœur adorée? lui demanda Aragone en lui serrant la main.
- Hier, confia Kelly, j'ai rangé les vêtements de Baron et son veston sentait le parfum de femme!

Elle s'interrompit quelques instants, puis reprit:

- Je ne lui ai pas posé de questions, mais ce matin, je me suis levé avant lui et j'ai fouillé dans son portefeuille. J'y ai trouvé une note qui disait "Merci pour le rendez-vous. Je vous garde dans mon cœur!" Et le mot était signé d'une certaine Agnès.
- Tu ne devrais pas trop t'en faire avec cela, lui dit Aragone. N'oublie pas que Baron fait de la politique et que ce genre de messages, il en recevra par centaines. Pour ce qui est de l'odeur du parfum, c'est sûrement celui d'une poufiasse. Ne te sous-estime surtout pas! Jamais! Tes craintes sont peut-être justifiées, mais il faut aussi penser que Baron arrive à un carrefour de sa vie où il doit tout récupérer à des fins politiques. D'ailleurs, un magazine en plein essor parle de lui comme d'un homme séduisant et audacieux. De toute façon, dis-toi bien que si cette femme ne porte pas mon parfum, elle n'est même pas digne de mention.

Sur ces propos, les deux femmes éclatèrent d'un rire complice et affectueux.

- Au fait, précisa Kelly, j'aimerais que cette conversation reste entre nous.
- Tu peux en être certaine, promit Aragone.

Très tôt le lendemain, Aragone retransmit à Randy tous les détails de la discussion qu'elle avait eue la veille avec Kelly.

- Tu devrais la sortir un peu, lui suggéra son frère. Justement, il y a une exposition de Chagall, à Toronto.
- Chagall! s'écria Aragone. Ce n'est pas un peintre, c'est un "poulailleur" qui peint des poules sur la tête de ses personnages!
- Tu es injuste, répliqua Randy. Chagall est un très grand peintre. Il y a aussi Picasso qui expose à New York.
- Là tu parles d'un peintre, d'un vrai peintre, d'un demi-dieu, d'un...
- Ça va! Ça va! interrompit Randy. Tu ne changeras jamais, ma petite Aragone. Avec toi, c'est tout ou rien.

— C’est tout ou rien, en tout et en rien, ajouta Aragone.

Randy téléphona ensuite à Baron:

- Monsieur reçoit des petits mots d’amour, se moqua-t-il avant de lui raconter la conversation entre Aragone et Kelly.
- C’était une soirée de bienfaisance dans un foyer de personnes âgées, répliqua Baron en riant aux éclats. Une petite vieille a dansé avec moi et elle était si heureuse de l’importance que je lui ai accordée, que sa famille et elle tiennent à m’apporter leur aide durant les élections.
- Reste que tu devrais sortir ta femme, Baron, je pense qu’elle s’emmerde ces temps-ci.
- Merci de m’en informer, dit Baron.

De son côté, Aragone téléphona sa mère, qui téléphona à Alga, qui elle, téléphona à Lessing. Toutes s’entendirent pour sortir Kelly. Même Marie-Joséphine lui proposa un séjour en Irlande. Ce qu’Aragone apprécia moins, toutefois, c’est que son chauffeur personnel offre à Kelly de lui apprendre à monter à cheval. Dès qu’elle apprit la chose, la maîtresse des lieux eut tôt fait de le remettre à sa place.

- La nuit suivante, Marie-Ariane se réveilla en sueur. Immédiatement, elle téléphona à Aragone.
- Que se passe-t-il? s’inquiéta cette dernière.
- J’ai peur, de répondre Marie-Ariane avec des tremblements dans la voix. J’ai rêvé qu’un oiseau voulait arracher quelque chose aux eaux du lac. Tout à coup, des centaines de poissons à pattes se sont avancés vers la plage. Dans mon rêve, c’était le début de la matinée, mais je savais que je rêvais et que c’était la nuit. La silhouette d’un enfant monstre est alors venue s’asseoir sur le bord de mon lit pour me dire: “Je me meurs d’ennui et j’ai un mal d’âme.” Ensuite, j’ai entendu un bruit sec et sourd et je me suis réveillée!
- Comment la silhouette de l’enfant faisait-elle pour te parler? demanda Aragone encore à demi endormie.
- Elle me parlait, mais pas avec des mots.
- Allons, maman... ce n’était qu’un cauchemar. Prends une tisane, calme-toi, et pense à de belles choses. Imagine-toi que nous magasinons toutes les deux dans les plus grandes boutiques du monde.
- Tu ne changeras jamais, ma petite Aragone. Tu ne penses qu’à dépenser. Écoute, moi, je pense que c’est le petit Duke qui nous envoie un message.
- Mais voyons, maman, tu m’as fait jurer de ne plus jamais parler de lui et tu me téléphones en pleine nuit pour m’en parler.

Voyant que Marie-Ariane ne répondait rien, Aragone lança d’une voix inquiète:

- Maman? Tu es là?
- Oui, je suis là. Je pense que nous devrions aller lui porter des fleurs.
- Mais il est mort, maman! Il s’est noyé! Que veux-tu qu’il fasse avec des fleurs? De toute façon, il n’est plus enterré dans le cimetière familial.
- Que dis-tu! s’écria Marie-Ariane.
- Je te dis qu’il n’est plus dans notre cimetière parce que je l’ai déterré et enterré de nouveau derrière la grange.
- Mais tu es devenue complètement folle, ma fille!
- Je ne pouvais pas supporter que ton bâtard soit enterré avec les nôtres!
- Quand as-tu fait cela?
- Il y a très longtemps, maman, c’est une vieille histoire.
- Vieille histoire ou pas, comment peux-tu dormir en paix après avoir déterré un enfant?

- Au moins, je ne l’ai pas enterré vivant, répondit Aragone en éclatant de rire.
- Tu es le diable en personne! s’exclama Marie-Ariane avant de rompre la conversation.

La suite des événements intrigua quelque peu Aragone. La soirée suivante avait lieu dans l’ancien manoir de l’oncle Mark servant maintenant de résidence principale à Randy. Cette soirée en était une très particulière, du fait que la société secrète se réunissait pour la première fois. Sa mère ne lui avait-elle pas dit: «Tu es le diable en personne»? Contrairement à Randy qui voulait fonder cette société pour s’enrichir encore davantage et contrôler les «marchés financiers», Aragone souhaitait exercer une autre forme de contrôle. Celui-ci acquis, elle serait la seule et unique «divinité». Une dizaine d’hommes d’affaires s’étaient réunis au manoir dans l’espoir de faire partie de la société. Randy ne leur divulgua pas tout de suite le nom de «L’Étoile d’ARA», le nom de la société, pour la simple raison qu’il devait d’abord effectuer une enquête sur chacun d’eux, en plus de voir à leur initiation. Tous ceux qui étaient là connaissaient assez bien la réputation de Randy Randall pour savoir que sa société leur ouvrirait des portes qu’autrement, ils ne pourraient franchir.

- Messieurs, commença par leur dire Randy, je tiens d’abord à vous présenter ma sœur Aragone, laquelle prendra part à chacune de nos réunions. La raison pour laquelle je vous ai réunis ce soir est d’abord et avant tout pour vous proposer, tel que je vous l’ai laissé entendre, de former une société, disons... secrète. Le but de celle-ci est de nous rendre encore plus forts et plus compétitifs face aux marchés financiers mondiaux qui contrôlent de plus en plus l’économie de la planète. Je suis un homme d’affaires de plus en plus expérimenté et à ce titre, j’entends bien réaliser des affaires de plus en plus élargies, et ce, à un niveau qui n’est accessible qu’à un certain nombre d’initiés. Puisque ce petit nombre d’initiés nous ferme les portes de la haute finance, nous n’avons plus qu’une seule solution: faire exactement ce qu’ils font!

Après des applaudissements bien nourris, il reprit en disant:

- Pour bien comprendre les différents rouages de l’économie, il faut d’abord savoir que les billets de banque ne valent que le papier. Tout repose sur la confiance que les gens ont en ces billets de banque. Certes, vous et moi n’avons plus cette confiance depuis déjà suffisamment longtemps, du fait que nous sommes parvenus à faire fortune sans avoir à nous en préoccuper. Toutefois, nous ne devons pas briser cette confiance, car pour le commun des mortels, les billets de banque ont encore de la valeur et c’est très bien pour nous. Cela nous permet de spéculer, d’augmenter les intérêts et de faire fructifier notre argent sans que nul ne s’en rende compte. Mais tout cela, vous le savez déjà, puisque vous avez tous fait fortune. Le but de notre société sera de renverser secrètement l’idéologie qui règne actuellement pour la remplacer par une dissociation de la façon que nous avons de faire des affaires. Il faut en fait s’associer pour mieux dissocier!

À nouveau, plusieurs applaudissements se firent entendre, jusqu’à ce que l’orateur poursuive ainsi:

- Certains diront que nous entrons de plus en plus dans un monde virtuel. C’est faux! Nous n’y entrons pas, nous y sommes déjà, et ce, depuis plusieurs années. Pendant que les autres “apprennent”, il nous faut “réformer” leur apprentissage vers ce que nous voulons que soit l’avenir. Nous ferons en sorte que notre système financier ne soit plus vu comme étant une “vérité”. Nous ferons en sorte que “notre” système financier soit vu comme étant le “vrai”. Il nous faut détruire “la

vérité” financière et la remplacer par le “vrai” marché financier! En fait, il nous faut faire de la “vérité” le faux, et faire du faux le “vrai”.

Et le discours se poursuivait ainsi durant plus de deux heures. Après la réunion, Aragone et Randy s’installèrent confortablement sur le canapé du salon devant l’immense foyer.

- Que penses-tu de tout cela? demanda Randy.
- Depuis ma naissance, répondit Aragone après un long silence, il me semble que je ne vis pas dans le même monde que les adultes. À vrai dire, j’ai l’impression d’avoir un pied dans un monde et un pied dans l’autre. Il n’y a qu’avec toi que je me sens réellement vivante et il n’y a que toi qui sais comment me rendre heureuse. J’ai bien observé ces hommes qui t’écoutaient parler, tout à l’heure, comme si tu étais l’étoile indiquant la direction que devaient suivre leurs navires. En fait, au niveau financier, ce sont tous des capitaines de bateaux, mais c’est toi qui tiens la barre de leurs navires. Tu es l’omniprésence divine et ils n’ont pas le choix de te suivre. Personnellement, je n’ai aucun respect pour ces gens. D’ailleurs, je n’ai jamais su ce qu’était le respect. Baron et Marie-Joséphine ont grandi ensemble et ils ont fait de longues études en Irlande. Quant à Henry J., il était différent de nous tous. Très jeune, il savait ce qu’il voulait et il a fait tout ce qu’il fallait pour l’obtenir. Toi, tu es exactement comme papa; tu as su comment t’y prendre pour réussir notre vie. Tu as toujours pris soin de nous et depuis toujours, tu fais le nécessaire pour que nous ayons tout ce que nous voulons. Mais moi, il me manque encore quelque chose et ce quelque chose n’existe pas dans notre monde.
- Dis-moi ce que tu veux, répliqua Randy, et s’il le faut, j’irai te le chercher en enfer.
- Je veux l’impossible, répondit Aragone. Pour moi, il n’y a que l’impossible qui vaut la peine.
- Il doit bien y avoir quelque chose d’impossible à se procurer! Vois-tu, ma petite Aragone, dans ta vie, tu en es peut-être déjà rendue à un point de non-retour.
- Que veux-tu dire?
- Ce que je veux dire, c’est qu’il arrive un temps, pour chaque femme, où elles ne peuvent ni retourner en arrière ni avancer. Il leur faut vivre dans l’instant et vivre dans l’instant leur est insupportable. Une femme ne peut vivre sans savoir que quelque chose va arriver. Elle a besoin d’être perçue pour exister. Une femme qui se croit inaperçue se pense vieille et en se pensant vieille, elle le devient. L’homme peut facilement échapper à l’instant, car au contraire de la femme, il n’a pas ou très peu besoin de perception. Il n’y a qu’un seul moyen d’échapper à l’instant. Il faut toujours penser que l’instant est passé et qu’il ne reviendra jamais. Le présent n’existe pas, et c’est ce qui te donne l’impression d’avoir un pied dans un monde et un pied dans l’autre monde. Vois-tu, Aragone, le temps et l’espace sont deux conceptions de l’esprit. Tout est faux et aussi étrange que cela puisse paraître, je crois que tu as besoin du faux pour vivre. Tu as besoin d’illusions!
- Comment sais-tu cela?
- Plus je vieillis, plus je comprends papa et plus je comprends comment sont les femmes. Papa a marié sa nièce parce qu’il voulait avant tout que le sang des Rendall se perpétue.
- Mais papa aimait maman!
- Bien sûr, il en était fou. Je pense qu’aucun homme sur terre n’a aimé sa femme comme papa a aimé maman et je pense que c’était réciproque. Pour papa, maman était son amour, son avenir, et son plus grand bonheur! Même mort, il reviendrait de temps à autre pour l’aimer encore plus s’il le pouvait.

Aragone releva lentement la tête et tourna son visage vers Randy. Ses cheveux étaient de

la même couleur que les flammes qui dansaient dans le foyer. Ses grands yeux verts reflétaient une douce lumière semblant provenir d'outre-tombe. Randy passa son bras autour de ses épaules et la rapprocha de lui, pendant qu'elle se laissa envelopper par la force et le courage de cet homme qu'elle aimait autant que sa mère aimait son père. Si elle le réalisait maintenant, elle y croyait depuis fort longtemps. Depuis quand? D'aussi longtemps qu'elle se souvenait de lui et d'elle. Ils restèrent ainsi enlacés l'un contre l'autre sans bouger et sans mot dire. Tout était magique et si simple. «J'ai enfin trouvé mon impossible», songea Aragone. Comme elle le voulait cet impossible. Maintenant, ce n'était plus les flammes que Randy voyait danser dans le foyer, mais le corps tout menu de sa sœur, avec sa peau si douce et ses formes si parfaites. Cette fille, c'était le diable en personne.

IX

Naissance et tempête

Il y a des mots qui tuent plus souvent qu'une balle de fusil et Émile Rhine allait l'apprendre. Ce fut un mois de septembre des plus tristes. Quatre semaines de pluie presque interrompue et rien ne laissait présager que ça changerait. L'eau du lac montait rapidement et le ruisseau ressemblait de plus en plus à une rivière. La cinquième semaine, ce fut encore pire. Une semaine remplie d'orages avec des éclairs qui fouettaient le ciel et le tonnerre qui faisait piétiner les chevaux dans les écuries. «Quelle horreur!», répétait continuellement Aragone avec une voix tremblante de colère, alors que les domestiques répétaient en chœur: «Oui, quelle horreur!». Chaque fois, Aragone les regardait en plissant le front, l'air de dire: «Vous êtes mieux de dire comme moi!». Ce jour-là, Émile Rhine entra sans trop se faire remarquer.

- Mais-tu as l'air d'un noyé! lui cria Aragone. Non, mais... regarde-toi. Tu as l'air d'un pauvre paysan irlandais! Va chercher tout le monde et ramène-les ici... et quand je dis tout le monde, je parle aussi d'Alga et sa famille, de Lessing et sa famille et de tous les autres.
- Quels autres? demanda Émile.
- Quels autres?! Ma parole, tu es aussi sot que ton père! s'écria Aragone, trouvant que cette dernière réplique fait bien la conversation malgré le fait qu'elle n'avait jamais vu le père de son interlocuteur.
- Mais les essuie-glaces ne fourniront jamais assez. Il me sera impossible de voir où je vais.
- Tu es un chauffeur, oui ou non? Si tu ne peux plus conduire, prends ton sac et retourne aux écuries avec ton tas de fumier! Je t'ai fait la charité de t'engager comme chauffeur personnel et tu devrais l'apprécier plutôt que de te plaindre!
- Que se passe-t-il? interrogea Émile.
- Que se passe-t-il? ironisa Aragone. Il se passe que j'en ai plus qu'assez de t'entendre pleurnicher comme un enfant!
- Je ne crois pas avoir mal agi, répliqua gentiment l'autre.
- Arrête de pleurnicher comme un enfant, répéta Aragone comme si elle s'adressait à un nouveau-né.

Bien sûr, la maîtresse des lieux ne pensait pas réellement ce qu'elle disait, mais là encore, ça faisait bien dans la conversation.

- Et s'ils refusent de me suivre? questionna Émile.
- Dis-leur qu'on va jouer aux cartes, triple idiot! Faut-il toujours tout te dire?

Aragone savait très bien qu'Émile ne pouvait prendre aucune décision sans d'abord lui en parler, et aussi, prenait-elle plaisir à le dominer aux yeux des domestiques. Émile ouvrit la porte avec un calme religieux et sortit. Il était à ce point offensé, qu'il en avait mal au cœur. Regardant ses domestiques en riant, elle laissa entendre:

- Je crois que je lui ai coupé le sifflet!

Puis elle s'éloigna en chantant. À l'heure du repas du soir, tout le monde était réuni autour de la grande table de la salle à manger. Aussi, y avait-il Alga Husman, l'amie de toujours de Marie-Ariane, en compagnie de son époux Graig et de leur fille Sara, leurs jumeaux étant toujours en Pennsylvanie, Lessing Kelly, l'amie de Marie-Ariane avec son mari Devon Stiller et leur fille Pricy. Florence Mitchell et Marie-Joséphine se trouvant toutes deux en Irlande, elles ne pouvaient être présentes. Marie-Ariane, Randy, Aragone, Kelly et Baron étaient également là, ainsi que mademoiselle Natalia Ohlsson, l'infirmière de la famille, et Émile Rhine. Quant à Henry J., il était bien sûr retenu à Hollywood.

Tout au long du repas, le vin coulait à flots et les domestiques en profitaient à leur façon. Randy profita de l'occasion pour avouer qu'il s'inquiétait de la montée des eaux. Marshall et Progress étant deux étalons qui faisaient la gloire des écuries Rendall, si jamais le niveau d'eau devait gagner les écuries, il serait impératif de les déplacer. Mais puisqu'il était hors de question de les héberger ailleurs qu'aux Cent Chênes, un problème se posait.

- Fais-leur une place dans le manoir, suggéra Aragone en riant.
- À vrai dire, rétorqua Randy, j'y avais déjà songé.
- Mais voyons, rouspéta Alga, vous n'y pensez pas! Héberger des étalons dans le manoir!
- Moi, je suis entièrement d'accord, intervint Graig. D'ailleurs, à eux deux, ces chevaux valent le même prix que le manoir.

Lessing ne pouvait laisser passer cette belle occasion de se payer la tête d'Alga.

- Je suis surprise de t'entendre parler ainsi, ma chère Alga, car si je me souviens bien, la première fois que tu as fait l'amour avec Graig, c'était dans un endroit encore plus romantique que dans le manoir... non?
- Je l'ignorais, maman, dit Sara. Pourquoi ne m'en avoir jamais parlé? Après tout, je suis ta fille.
- Je crois même que c'est ce soir-là qu'ils t'ont fabriquée, pouffa Marie-Ariane.
- Mais oui, valida Alga, ça s'est bien passé comme ça!
- Parlant de naissance, moi aussi je suis enceinte, déclara Kelly avec son plus beau sourire.

Tout le monde resta bouche bée.

- Tu n'as pas perdu de temps, s'exclama Randy en regardant Baron qui blanchissait à vue d'œil.
- Levons nos verres au nouveau bébé Rendall! s'exclama Aragone.

À tour de rôle, tous s'approchèrent de la future maman pour l'embrasser et la féliciter. Kelly alla s'asseoir sur les genoux de Baron qui en avait les larmes aux yeux.

- Un deuxième enfant pour papa Baron! dit-elle.

Baron était à court de mots tant il était ému, pendant que le petit William se mit à pleurer, comme s'il comprenait parfaitement bien la situation. Natalia alla le chercher dans sa couchette, le donna à sa mère et dit:

- Maman à un petit frère ou une petite sœur dans son ventre. Cela fait maintenant de toi un grand garçon!

Alors que chacun riait et buvait, Marie-Ariane, voyant que Kelly faisait de même, s'écria:

- Mais il ne faut plus que tu boives! Tu as eu tellement de difficultés à la naissance de William... tu dois être prudente.
- Allons, Marie-Ariane, dit Lessing, laisse-la fêter un peu ça, ça ne dérange pas!
- Moi, ça me dérange! s'exclama Marie-Ariane qui avait quelque peu abusé de l'alcool.

Elle se leva et arracha presque le petit William des bras de sa mère.

- Viens avec moi, mon petit chiot, dit-elle avant de regarder la domestique pour lui dire: Amenez-moi un "rocking-chair".
- Eh bien... il semble que notre petit William Allan Rendall soit devenu un petit chiot, sourit Baron.
- Et il semble que notre mère soit de plus en plus mûre pour l'asile, rigola Aragone.

Puis, s'adressant à Natalia elle ajouta:

- Avec deux bébés et une folle sur les bras, tu n'auras plus une seconde à toi!
- Je suis heureuse, ici, avec vous tous, répondit la ravissante et jeune Suédoise en regardant Randy droit dans les yeux.

Aragone regarda ce dernier pour examiner sa réaction, mais il semblait avoir la tête ailleurs.

Puis ce qu'il craignait arriva. Alors que la pluie se faisait de plus en plus menaçante et que le vent se transformait en tornade, les toitures de la maison ancestrale et de la chapelle volèrent en éclat. La vieille grange se défit planche par planche, jusqu'à ce que la toiture tombe au sol. Des arbres se déracinèrent et sous l'effet du vent, le petit ruisseau transformé en rivière sortit de son lit avant de se mettre à tout emporter sur son passage. À tout instant, les garçons d'écurie et les chevaux risquaient de se faire tuer sur-le-champ par un morceau de charpente ou toute autre chose susceptible de céder au vent. En moins de trente minutes, l'hippodrome fut totalement détruit. Tous les voiliers de plaisance de la marina furent projetés contre les murs de l'hôtel ou encore, contre les clôtures de pierres. Assez bizarrement, l'électricité et le téléphone fonctionnaient toujours. Puis au petit matin, la tempête s'éloigna, autant vers les Grands Lacs que vers le Vermont. Tout était fini et le soleil faisait enfin son apparition dans le ciel sombre. Les garçons d'écurie ouvrirent grandes les portes pour laisser sortir les chevaux qui ne tenaient plus en place. Heureusement, tous étaient sains et saufs. L'hélicoptère avait roulé sur lui-même pour aller se fracasser contre un érable géant qui ne semblait pas le moins du monde avoir été affecté par la tempête, alors que le petit jet privé avait roulé sur la piste pour finir en un véritable tas de ferraille. Mais le pire, c'était l'eau qui à l'extérieur du château, du manoir et des écuries, avait tout inondé. Il s'agissait maintenant de se débarrasser de cette eau avant les premières gelées de novembre. Pour les Cent Chênes, c'était la priorité!

Au village et dans tout le canton, tout était sens dessus dessous. Des centaines de personnes avaient tout perdu. Une fois de plus, l'immense fortune des Rendall fut mise à contribution. D'un peu partout au Québec et des États-Unis arrivait une main-d'œuvre qualifiée et dotée de toute la machinerie qu'imposait ce genre de situation. Tout comme son père avant lui, Randy ne regardait pas à la dépense quand venait le temps de donner un coup de main. Sauf que cette fois, le coup de main en question allait coûter des centaines de millions de dollars à sa famille. Il fallait tout reconstruire ce qui était à reconstruire, tout réparer ce qui devait être réparé et venir en aide à quiconque avait besoin de quoi que ce soit. Cela n'était toutefois pas sans donner un sérieux coup de main à Baron en ce qui concerne les prochaines élections. Aussi, fut-il élu député du comté avec une très forte majorité. Il ne lui manquait qu'un tout petit coup de pouce pour devenir ministre, et ce coup de pouce allait lui être donné par la nouvelle société «secrète» de Randy et Aragone. Quelques mois plus tard, madame Baron Rendall, l'épouse du désormais ministre des Finances, donnait naissance à un deuxième garçon baptisé: Milton J. Rendall.

X

Magie noire et objets de culte

Tout le remue-ménage de l'automne avait fait en sorte que Noël avait passé pratiquement inaperçu. En revanche, les premiers jours du printemps annonçaient une fête de Pâques sans précédent. Ayant de l'énergie à revendre, Aragone avait bien l'intention de faire oublier à tout le monde la tristesse du Noël précédent. Prise d'une frénésie incontrôlable, accompagnée de Kelly, elle fit de nombreux voyages à New York pour dépenser une fortune en objets de décoration de toutes sortes. Au cours de ces nombreux déplacements, elle se fit de nombreux amis influents qu'elle s'était empressée d'inviter quelques jours à son château pour célébrer Pâques. Elle achetait tout ce sur quoi ses yeux s'arrêtaient. Pour Kelly, elle acheta un manteau de vison et pour elle, un manteau en loutre de mer, sans oublier les manchons de toutes sortes.

- Mais l'hiver est fini! argua Kelly
- En ce cas, de répliquer Aragone avant d'éclater de rire, on s'en servira pour recouvrir une ou deux petites chaises d'enfant.

Intriguée par une petite boutique de «culte diabolique», elle s'arrêta et dit à sa belle-sœur:

- Entrons voir.
- Je ne sais pas... Ce genre d'endroit me fait peur, répondit l'autre.
- Allons, insista Aragone en la prenant par le bras.

Puis elles entrèrent toutes les deux d'un pas ferme, mais mal assuré. Un vieil homme s'approcha pour leur dire: «Je vous attendais depuis si longtemps», Kelly faillit s'évanouir tant elle avait peur, alors que le cœur d'Aragone se mit à battre de plus en plus vite. L'homme, qui semblait aveugle, retira ses lunettes munies de lentilles très épaisses. Il ouvrit un tiroir d'un vieux secrétaire installé près de l'entrée et en sortit une vingtaine de feuilles agrafées contenant les titres d'une collection de livres très rares traitant sur les rituels de magie noire.

- La plupart de ces livres sont parvenus à des degrés d'usure qu'ils semblent se décomposer, expliqua-t-il. Mais sachez que certains d'entre eux ont été écrits par le Diable lui-même.

Pendant que Kelly sentait un frisson lui parcourir tout le corps, l'homme ajouta:

- Je suis prêt à vous céder le tout pour moins que rien, car je sais que vous avez d'énormes moyens financiers et c'est ce qu'il faut pour les remettre en état.
- Comment savez-vous que j'ai d'énormes moyens financiers? interrogea Aragone.
- Votre parfum, répondit l'autre.
- Vous connaissez ce parfum? s'étonna Aragone.
- Bien sûr, répondit l'homme, j'ai même aidé monsieur Charles Stoke à le fabriquer. Vous êtes sans doute mademoiselle Rendall?
- En effet, c'est bien moi. J' imagine que vous avez sûrement un nom vous aussi?
- ORION, dit le vieil homme, comme la constellation.
- Il va de soi que j'achète tous ces livres et de plus, je vous invite vous et monsieur Charles Stoke à venir passer quelques jours aux Cent Chênes pour fêter Pâques.
- Alors j'arriverai avec les livres, accepta le marchand en remettant ses lunettes.

Alors qu'Aragone s'apprêtait à écrire un mot pour lui expliquer comment se rendre chez elle, il lui dit:

- C'est inutile, je sais très bien comment me rendre au château.

Puis il ouvrit la porte en les poussant pratiquement sur le trottoir. Après qu'il eut refermé la

porte, les deux femmes entendirent le bruit d'une chaîne et le clic familier d'un cadenas que l'on ferme. Elles s'apprêtèrent à partir quand un mendiant leur tendit la main. Sans se faire prier, Aragone glissa un billet de dix dollars dans la poche de son vieux pardessus.

- Le premier dollar que l'on gagne en étant enfant a une influence pour le reste de notre vie. J'ai commencé à travailler trop vieux, dit le mendiant avant de poursuivre son chemin.
- Tu ne trouves pas qu'il avait de beaux yeux? demanda Kelly
- De qui parles-tu?
- Du mendiant.
- Oh! lâcha Aragone. Aimerais-tu le revoir?
- Certainement pas!
- Viens... nous allons voir où il est parti.
- Tu es folle? riposta Kelly. J'ai dit ça comme ça, c'est tout!

Avec une obstination quasi féroce, Aragone tourna les talons, et prit sa belle-sœur par le bras. Au bout de quelque temps, elles finirent par retrouver le mendiant.

- Ma belle-sœur trouve que vous avez de beaux yeux bleus, lui avoua Aragone. Elle tenait absolument à ce que vous le sachiez, mais elle est trop timide pour vous le dire.

L'homme jeta un coup d'œil en direction de Kelly en se grattant le dessus de la tête. Avec grande dignité, il s'inclina devant elle et s'exprimant avec un accent d'Oxford, laissa entendre:

- Oh... vous êtes de New York.
- Comment le savez-vous? questionna Kelly.
- Je reconnais assez facilement la provenance des gens. Je passe ma vie à voyager, voyez-vous, et avec le temps, j'ai appris à reconnaître les styles.
- Vous mendiez pour voyager? s'étonna Kelly.
- Je dirais plutôt que je voyage pour mendier.
- Il faut faire attention à vous, ajouta l'homme pendant qu'Aragone riait aux éclats, ici, les morts sortent des cimetières lorsque la nuit tombe!

À son tour, il se mit à rire, laissant voir deux belles rangées de dents parfaitement blanches. «Quelle bouche agréable», pensa Kelly.

- Que voulez-vous dire par "les morts sortent des cimetières la nuit"? chercha à savoir Aragone
- Je veux dire que je trouve à peine concevable qu'une infernale beauté comme vous, accompagnée d'une jolie fleur solitaire comme votre amie, se promène librement dans un quartier aussi malfamé.
- Vous avez faim? demanda Aragone
- Non, c'est très gentil à vous, mais il y a environ une heure, une vieille dame m'a invité au restaurant pour un tête-à-tête. Je dois dire qu'elle s'y connaissait autant en musique qu'en poésie. C'est malheureux, il ne lui reste que quelques années à vivre.
- Oh, rétorqua Kelly, comme c'est triste!
- Que voulez-vous, elle a dans les quatre-vingt-dix ans.
- Peut-être aimeriez-vous faire quelque chose?
- Avec joie! s'exclama l'homme. J'habite à l'hôtel "Palmer", c'est à seulement quelques rues.

Il héla un taxi et tous trois y montèrent. Une fois devant l'hôtel, il dit à Aragone:

- Vous payez la course et je m'occupe du pourboire.

Alors qu'Aragone s'exécuta, l'homme remit au chauffeur le billet de dix dollars qu'elle avait glissé dans la poche de son pardessus.

- Que voulez-vous que je fasse avec dix dollars canadiens? râla le chauffeur.
- C'est exactement ce que je me suis dit quand on me l'a donné, répondit le mendiant sur le même ton, provoquant du coup les rires des deux femmes.

Lorsqu'ils entrèrent dans l'hôtel, il ajouta à l'intention de ces dernières:

- Attendez-moi au salon. Je monte à ma chambre pour me doucher et me changer. Je serai à vous dans une petite demi-heure. Au fait, j'apprécierais beaucoup un bon champagne et croyez-moi, ils en ont du très bon, ici.
- C'est pas possible! lâcha Kelly le visage tout enflammé.
- Tu voulais le voir de près, pouffa Aragone, alors tu vas le voir!
- Je n'ai jamais dit que je voulais le voir, rétorqua l'autre. J'ai juste dit qu'il était beau.
- Beau? s'exclama Aragone en riant. J'avais plutôt entendu "il a de beaux yeux bleus".
- C'est presque la même chose! rigola Kelly.

La demi-heure s'écoula très rapidement, ce qui ne les empêcha pas de boire chacune une ou deux coupes de champagne. Après que Kelly eut commandé une autre bouteille, leur invité et la bouteille arrivèrent en même temps. Avec ses souliers noir et blanc, son pantalon d'un blanc immaculé, sa chemise de la même couleur, son veston noir et ses cheveux noir corbeau attachés en queue de cheval, le mendiant était carrément transformé. De plus, il portait un «musc» dont la senteur était terriblement attirante. Les deux femmes étaient bouche bée.

- Mais qui êtes-vous donc? interrogea Aragone.
- Un mendiant... vous l'avez bien vu, non? répliqua l'homme.
- Vous avez un nom? voulut savoir Kelly.
- Renden Wright.

«C'est vrai qu'il est très beau », pensa Aragone.

- Alors, monsieur Wright, reprit Kelly, si on parlait un peu de vous.
- Je suis mendiant, répéta Renden. C'est mon job. Après mes études, j'ai décidé de parcourir le monde avant de prendre cette décision et c'est par hasard que j'ai trouvé ma voie. J'ai étudié à Oxford où j'ai obtenu mon doctorat en finance pour plaire à mon père, mais il est mort tout juste avant que j'y parvienne. Après cela, j'ai pris le bus jusqu'à Chicago pour retrouver une cousine. Et croyez-le ou non, elle venait de mourir elle aussi. Je me suis donc rendu dans un parc pour m'asseoir sur un banc et là, j'ai pleuré comme un enfant. Un passant s'est arrêté et m'a demandé: "Que se passe-t-il, mon pauvre homme?" "J'ai tout perdu", que je lui ai répondu. L'homme a alors sorti son portefeuille avant de glisser un billet de cent dollars dans la main. J'en ai été tellement stupéfait, que je lui ai dit: "Merci beaucoup, monsieur". Quand j'ai retrouvé mes esprits, j'allais le suivre pour lui signifier que je n'avais pas besoin d'argent, mais au même moment, une femme m'a interpellé. "Monsieur! Monsieur! m'a-t-elle dit. Je vous observe depuis un certain temps et moi aussi je veux vous venir en aide." "Non! Madame, non! Madame, que je lui ai dit, gardez votre argent, je n'en ai pas besoin." "Allons, rétorqua la femme, je vous ai vu pleurer et je vous ai entendu dire que vous aviez tout perdu. Il n'y a pas de honte à accepter de l'aide." Puis elle ouvrit son sac à main et en retira une liasse de billets. "Voilà pour vous, mon bon ami, j'ai eu de la chance au jeu et je suis très superstitieuse. Si je vous ai rencontré sur ma route après que le hasard m'ait fait gagner "gros", c'est pour que je vous vienne en aide." Je l'ai remerciée et elle a ajouté: "Ne vous en faites pas, vous êtes sur la bonne voie. Le destin est le maître du hasard." Mon père venait de mourir, ma cousine venait de mourir et je me suis

dit: «Cette femme est la mort. Elle est sortie du cimetière pour me faire comprendre mon destin». Mais attendez la suite!

Renden vida sa coupe de Champagne d'un trait, puis reprit en disant:

- Le soir venu, j'ai trouvé une chambre dans un hôtel minable de l'est de Chicago. À l'entrée, il y avait un clochard qui m'a regardé dans les yeux et qui m'a dit: «Le premier dollar gagné étant enfant a une influence sur toute notre vie». C'est à ce moment que j'ai réalisé qu'enfant, je n'avais jamais gagné un seul dollar. À vrai dire, rien faire était devenu un job à temps plein. J'ai donné vingt dollars au clochard et je suis entré dans l'hôtel. Une fois dans ma chambre, je me suis étendu sur le lit et me suis endormi.
- Vous n'allez tout de même pas faire ça toute votre vie? s'exclama Aragone.
- Non, bien sûr que non! J'ai commencé à écrire. J'ai assez de «vécu» pour écrire le reste de ma vie.

Kelly mourait d'envie qu'Aragone invite cet homme pour Pâques. Comme si cette dernière avait lu dans ses pensées, elle proposa:

- Si cela vous fait plaisir, monsieur Wright, je vous invite à venir passer quelques semaines à notre domaine familial. J'y ai un château et nous allons y célébrer la Pâques.
- Pourrais-je en profiter pour écrire? s'enquit Renden.
- Bien sûr, s'empressa de répondre Kelly, même que c'est l'endroit idéal.
- Nous sommes venues avec notre petit jet familial, poursuivit Aragone. Aussi, nous pourrions être au domaine en seulement quelques heures.
- Je monte à ma chambre chercher quelques utilités et je reviens, lança Renden.

Puis il revint un peu plus tard avec un petit sac de voyage.

- C'est tout ce que vous apportez? s'étonna Kelly.
- Effectivement. Tout le reste fait désormais partie de mon passé, dit l'homme, avant de commander une dernière bouteille de champagne. Cette fois, c'est moi qui offre!

Après avoir vidé le contenu de la bouteille, tous trois se firent conduire à l'aéroport. Une fois dans l'avion, ils s'endormirent au ronronnement du moteur. Renden Wright, Aragone et Kelly arrivèrent au Cent Chênes presque en pleine nuit.

- Enfin rendu! soupira Aragone.

En entrant chez elle, elle vit la gouvernante descendre l'escalier sur la pointe des pieds.

- Ne faites pas de bruit, prévint-elle, les enfants dorment.

D'une voix enrouée, elle leur offrit du café et des galettes. Elle attendit que Renden termine son café et le conduisit à sa chambre.

- Tout s'est bien passé avec les enfants? la questionna Kelly après qu'elle soit revenue.
- Très, très bien, madame, répondit l'autre. Ils dorment tous les deux dans le lit de l'infirmière. Elle le leur a permis pour ce soir.
- Baron n'est pas encore entré?
- Non, madame, votre mari m'a chargé de vous dire qu'il ne reviendrait pas avant trois ou quatre jours. Il est à Ottawa pour une histoire de malversation politique.

«Tant mieux», pensa Kelly en montant se coucher.

- J'aimerais vous parler de quelque chose, dit la gouvernante à Aragone lorsqu'elle fut seule avec elle.

— Prenons alors un café ensemble, répondit Aragone.

Celle-ci n'était pas encore assise dans son fauteuil que les deux chiens vinrent se coucher à ses pieds. La gouvernante revint avec un plateau contenant deux tasses de café, un sucrier, un berlingot de lait et quelques galettes aux raisins. Aragone prit une galette, la cassa en deux et en donna une moitié à chacun des chiens. Puis elle répéta ce manège à trois autres reprises, mais cette fois, en commandant aux chiens de s'asseoir, pendant que la gouvernante se mourrait d'envie de crier: «Allez-vous nous débarrasser de ces maudits chiens pour que nous puissions enfin parler tranquillement!!!» Or, à son grand désespoir, Aragone redemanda des galettes. L'employée s'exécuta, avant de demander sur un ton un peu trop sec:

— Mademoiselle désire-t-elle autre chose?

— Oui! Vous avez oublié d'apporter un bol d'eau fraîche pour les chiens. Ces pauvres bêtes ont sûrement soif.

La gouvernante revint avec le bol d'eau et cette fois, ne chercha pas à savoir si sa maîtresse requérait autre chose.

— Que se passe-t-il donc? finit par questionner Aragone.

L'employée approcha son fauteuil, avant de se mettre à chuchoter très bas:

— Durant votre absence, je cherchais monsieur Rhine pour lui demander d'aller au village chercher des provisions, quand je l'ai trouvé près de la grange... du moins, ce qu'il en reste... avec des ossements dans les mains. "Mais qu'est-ce que vous faites avec ça?" lui ai-je demandé. "C'est probablement l'inondation de l'automne et la fonte de la neige rapide du printemps qui ont mis à jour ce squelette de marmotte", m'a-t-il répondu. Je me suis approché pour mieux voir et il m'a dit: "Mêlez-vous de ce qui vous regarde et allez faire votre travail au château. J'irai vous voir plus tard." Alors je vous le demande, mademoiselle Aragone: qui, de lui ou de moi, a le dessus sur l'autre?

— Je parlerai à Émile Rhine demain et nous éclaircirons cette affaire.

— Merci, mademoiselle Rendall, soupira la gouvernante, visiblement soulagée.

— Bon, je vais me coucher! annonça Aragone sans avoir fait honneur au café et aux galettes. Nous reparlerons de tout cela demain.

Puis elle monta se coucher en se disant: «Ouf! Émile a bien joué son rôle! Je n'ai pas enterré ce bâtard de Duke assez creux. Ce p'tit con est sorti de son trou... ce qu'il peut être emmerdeur! Même mort, il continue à se faire détester». Lentement, elle ferma les yeux et s'endormit, avant de rêver qu'elle était insomniaque et qu'elle n'avait pas dormi depuis plusieurs mois. D'un seul coup, elle se retrouva en plein milieu du lac, assise sur son beau fauteuil capitonné, en train de regarder des milliers de petits visons noirs qui bondissaient d'arbre en arbre pour ne pas se noyer. Toujours assise sur son fauteuil, elle vit Émile descendre un escalier, lequel manqua une marche et tomba en hurlant. Elle se réveilla en sursaut, trempée de sueur, et s'exclama: «Quel cauchemar! Qui m'a réveillé?» Les coupables étaient les chiens, lesquels avaient bondi sur son lit en jappant. En s'étirant, elle entendit quelqu'un entrer, ainsi que les pas de la gouvernante qui se dirigeait vers la porte. Dès qu'elle reconnut la voix de Randy, elle lui cria de monter à sa chambre. Après s'être exécuté, son frère gratta les chiens derrière les oreilles tout en leur ordonnant de descendre du lit.

— Où étais-tu passé? interrogea-t-il.

Après lui avoir vaguement raconté son voyage à New York, Aragone l'informa de la présence de Renden Wright au château.

— Que s'est-il passé avec Émile et le squelette? enchaîna-t-elle.

- Comment es-tu au courant?
- La gouvernante m'en a parlé, cette nuit.
- Elle n'a pas perdu de temps, celle-là! Mais ne t'en fais pas, Émile s'est débarrassé des os et cette fois, crois-moi, personne ne les retrouvera.
- Qu'a-t-il fait?
- Il les a broyés et mélangés avec la nourriture des chiens.
- Les chiens vont se mettre à creuser des trous un peu partout! lança Aragone en éclatant de rire.
- Cette histoire est terminée à jamais, continua Randy avec un léger sourire, alors on en parle plus. Mais j'ai autre chose à te dire.
- Quelque chose d'important? demanda Aragone.
- De très important. Il s'agit de quelque chose qui va te rendre folle de joie. Tu te souviens de m'avoir déjà parlé d'une secte?
- Bien sûr que je m'en souviens.
- Très bien! Alors, tiens-toi bien, petite sœur, et écoute! Le curé du village est venu me voir. Suite aux inondations qui se sont produites à l'automne et, comme le dit si bien Émile, à la "la folle fonte des neiges", il a découvert une dalle de ciment dans le sous-sol du presbytère. Bien sûr, ça l'a intrigué. Il est donc parti acheter une barre de fer à piquer la glace et s'en est servi pour soulever la dalle. Il a travaillé comme un forcené durant des nuits et des nuits, avant de réussir à la déplacer. Sous cette dalle, il y avait une vieille caisse en bois. Il a donné quelques coups dessus, mais elle résistait toujours. Notre pauvre curé a dû mettre plusieurs nuits pour briser la dalle, jusqu'à ce qu'il puisse extirper la caisse de son trou. Par la suite, il a fait sauter le cadenas et là... il a bien failli avoir une attaque cardiaque. Tu sais quoi?
- Allons, Randy... continue ton histoire... tu vas me rendre folle.
- Je ne sais pas si je devrais...
- Randy, continue ou je te tue!
- Mademoiselle joue l'impolie avec son grand-frère?
- D'accord, Randy, est-ce que tu veux me raconter la suite, s'il vous plaît?
- Voilà qui est mieux! Donc, je disais que le curé...
- Randy! cria Aragone. Arrête de faire l'idiot et raconte-moi!
- Sa caisse était pleine d'objets de culte en or pur, chuchota Randy en approchant sa bouche de l'oreille de sa sœur. Des objets bénis en plus! Il pense qu'un de ses prédécesseurs accumulait secrètement un petit trésor. Donc suite à sa découverte, il est venu me voir pour m'offrir de lui acheter le tout. Jugeant qu'il est plus facile de faire la charité avec de l'argent qu'avec des calices et autres objets de culte, le pauvre m'a tout vendu pour une bouchée de pain.
- Combien? questionna Aragone.
- Cent mille dollars. Mais juste l'or vaut au moins cinq cents mille. Donc si tu veux faire des messes noires ou autres trucs du genre, tu n'as qu'à choisir ce que tu veux. Pour le reste, j'ai trouvé une personne qui se chargera de faire fondre le tout. Après quoi, on pourra vendre l'or ou s'en servir pour faire autre chose. Attention... on nous écoute.

Randy releva la tête et cessa de chuchoter.

- Donc comme je disais, reprit-il à haute voix. On se reparle de ce fameux bouquet de fleurs, d'accord?

Essayant d'écouter à la porte, la gouvernante se dit à elle-même: «Tant de mystère pour un simple bouquet de fleurs». Puis elle se remit au travail.

XI

Renden Wright

Renden Wright emménagea au manoir de Randy, où il passait le plus clair de son temps à écrire. De temps à autre, Kelly allait le voir pour bavarder avec lui et discuter de ses projets d'écriture.

- Quand penses-tu publier? demanda-t-elle un jour.
- Aucune idée pour l'instant, répondit-il.

Elle se tenait derrière lui quand il lui dit sans se retourner:

- Tu as une mèche de cheveux qui te cache un œil!
- Tu as des yeux derrière la tête, ou quoi? s'étonna Kelly.
- Ce sont des choses qui arrivent quand on apprécie quelqu'un.
- As-tu déjà apprécié quelqu'un au point d'en tomber amoureux?
- Oui, mais elle m'a quitté pour un autre. Je lui en ai voulu longtemps, très longtemps, et le jour où j'ai arrêté de lui en vouloir, j'ai aussi arrêté de l'aimer. Je pense que j'aimais plus lui en vouloir de ne plus m'aimer que je l'aimais elle-même. C'est aussi simple que ça!
- Vous auriez pu recourir à la ruse et lentement vous en faire aimer.
- Vous feriez cela avec moi? questionna Renden.
- Si je vous aimais, enchaîna Kelly, j'utiliserais toutes les ruses possibles et inimaginables pour conquérir votre cœur.

Précédée par les chiens Aragone entra dans la salle d'écriture où les deux se tenaient près l'un de l'autre.

- J'ai choisi un livre sur un rayon de la bibliothèque que je trouvais fort intéressant de vous prêter, dit-elle à Renden.

En se levant pour aller à sa rencontre, ce dernier fit tomber le porte-musique sur une petite table de marbre blanc sur laquelle se trouvait un violon.

- Ne vous en faites pas, j'ai bien vu que les chiens vous ont bloqué le passage, s'empressa d'expliquer Aragone pour l'excuser de sa maladresse. Même si l'une appartient à Kelly, ces bêtes me suivent partout. Il faut dire que Kelly doit s'occuper de son mari et de ses enfants, ce qui ne lui laisse guère de temps pour s'occuper d'autre chose, précisa-t-elle en souriant, avant de secouer la tête en murmurant: «Elle ne peut s'empêcher de lui parler d'amour, car déjà, elle était follement amoureuse de lui!
- Mais à qui fais-tu allusion? questionna Kelly.
- À deux personnages du livre que je viens de prêter à Renden! répondit Aragone. De qui croyais-tu que je parlais?

Kelly se rendit compte qu'elle venait de tomber dans le piège tendu par sa chère belle-sœur.

- Merci, dit Renden pour se porter à sa rescousse, un peu de lecture va me sortir de l'écriture.
- Peut-être même que les visites de Kelly vont réveiller le cadavre qui dort en vous, répliqua Aragone dans un éclat de rire. Bon, je m'en retourne tranquillement.
- Attends-moi, dit Kelly, je pars avec toi.
- Non! Non! ordonna presque Aragone. Si tu pars d'ici en même temps que moi, tu vas donner la terrible impression que je t'empêche de passer du bon temps avec Renden. Reste et si quelque chose cloche, j'enverrai quelqu'un te le dire.

Dans la maison de Marie-Ariane, celle-ci se disputait avec Randy.

- Allons maman, lança ce dernier, c'est impossible! Il ne reste que deux ou trois semaines avant Pâques... comment veux-tu finir à temps?
- Ton père aurait réussi, lui! cria Marie-Ariane.
- Mais papa est mort depuis trois ans... pourquoi veux-tu lui faire construire un mausolée maintenant? Attends au moins après Pâques!
- Je veux que les invités voient le monument en son honneur.
- Très bien, maman, finit par consentir Randy. Papa aura son mausolée pour Pâques, et ce, même s'il me faut faire travailler des hommes jours et nuits.

Avec des larmes dans les yeux, Marie-Ariane s'approcha de la fenêtre pour regarder en direction du cimetière familial.

- Tu sais, Randy, reprit-elle, de temps à autre, j'ai l'impression de voir ton père sous le soleil de l'été. Quelques fois, il traverse le pâturage entre les chevaux qui chassent les mouches avec leurs queues et je le vois arriver avec les chiens qui lui sautent dessus alors qu'il joue avec eux. Je vois aussi mes enfants errant autour de la maison, ou courant d'une pièce à l'autre. D'autres fois, encore, je vois mes parents perdus...

Ce disant, elle éclata en sanglots. Pendant que son frère la serrait dans ses bras, elle continua en confessant:

- Tu sais, mon fils, durant toute mon enfance, j'ai essayé d'être forte malgré la mort de maman et de tous les autres. Durant ma vie de jeune femme, j'ai essayé d'être forte malgré la mort de papa, du vieux Julien et de Mamadou, notre gouvernante pour qui j'étais la petite chérie. Et là, maintenant, j'essaie toujours d'être forte malgré la mort de ton père. Je me suis mariée très, très jeune, et j'ai eu mes enfants très jeune. Aussi, je suis devenue veuve trop jeune et me voilà déjà grand-mère de deux merveilleux petits bonhommes alors que je ne suis que dans la cinquantaine.

Randy réalisa soudain que la vie l'arrachait à sa mère en tant que fils pour faire de lui le maître des Cent Chênes. Il comprit aussi à cet instant que le lointain bonheur de son enfance était mort à jamais. Devant le lourd silence de son fils et son regard fixe, Marie-Ariane n'avait d'autre choix que de l'admettre. Randy avait surpassé son père. Comme lui, il était au-delà des lois de Dieu et de celles des hommes. Déjà à son âge, il était devenu pire que son père! Elle remarqua cette cruauté horrible dans ses yeux et se surprit à avoir peur de lui. Impitoyable, Randy ne vivait que pour la sécurité des Rendall, pour l'honneur et la gloire de cette famille. Il était la flamme qui pétillait dans le cœur de chacun des siens. Sachant cela, Marie-Ariane échapperait pour toujours à l'amère tristesse du délaissement. Maintenant qu'elle avait peur de son propre fils, elle ne craignait plus rien. Car si elle-même le craignait, il était facile d'imaginer la peur qu'il provoquait chez les autres. Du coup, elle n'osait imaginer la crainte de ceux qui se savaient ses ennemis! Elle lui tapota les épaules et lui dit:

- Souviens-toi toujours de ce que je te dis aujourd'hui. Ta vie sera toujours plus dure à supporter que la mort. Je n'ai plus peur de rien, tant que tu nous protèges! Je t'aime, mon, fils.

Le soir, au château, assises devant le feu comme à leur habitude, Aragone et Kelly sirotaient une tasse de thé avec des biscuits.

- Pourquoi me traites-tu de la sorte? demanda Kelly.
- Je ne comprends pas ta question, répondit Aragone.
- Tu comprends très bien! la contredit Kelly.

- Oh! Tu parles sans doute de Renden? Tu n'es pas correcte, avec moi Kelly! Nous sommes des amies ou nous n'en sommes pas? Je te fais confiance, tu sauras, et je t'aime comme ma propre sœur.
- Si cela te déplaît que je flirte avec Renden à cause de ton frère, tu n'as qu'à me le dire et j'arrête tout ça tout de suite.
- Ne fais jamais cela! lui ordonna presque Aragone. Je te demande plutôt de continuer. C'est que vois-tu, Baron a une petite dette envers moi et je compte bien la lui faire payer.
- Quel genre de dette? s'enquit Kelly.
- Depuis que je suis née, Baron m'a toujours ignoré. Il n'avait d'yeux que pour Marie-Joséphine avec qui il jouait et riait. Si j'avais le malheur de me mêler à leurs jeux ou simplement écouter les secrets qu'ils se racontaient, ils me chassaient comme un maringouin. Plus tard, lorsqu'ils sont partis en Irlande pour étudier, jamais ils ne m'ont écrit la moindre lettre. Donc aujourd'hui, c'est lui que ne saura rien. Ce sera ma petite vengeance.
- Voyons, Aragone... ce ne sont que des histoires d'enfance. Baron t'aime, et j'ai la certitude que toi aussi tu l'aimes.
- Bien sûr que je l'aime, approuva Aragone. Après tout, c'est un Rendall. Sauf que je ne l'aime pas comme un frère, mais comme un simple membre de la famille... c'est tout.
- Baron m'a déjà dit que petite, tu étais une vraie petite peste et que l'on ne pouvait trouver plus détestable que toi.
- Sur ce point, rit Aragone, je dois lui donner raison, mais c'était mon grand frère et il aurait dû s'occuper de moi.
- Ça t'embête que nous vivions tous les quatre avec toi au château?
- Bien sûr que non! J'adore William et Milton; ce sont mes petits neveux et j'entends bien qu'ils restent aussi longtemps que possible avec moi.
- Parce que ce sont des Rendall? voulut savoir Kelly
- J'avoue que c'est la principale raison, mais je t'aime autant qu'eux et j'aime Baron autant que toi. J'ai grandi sans grande sœur et sans petite sœur. Il est vrai que Marie-Joséphine était ma grande sœur, mais elle était beaucoup plus vieille que moi. Moi, j'étais la petite dernière, la petite Aragone qui n'avait pour seule amie que sa «poupée oiseau» qui effrayait tout le monde. J'ai toujours voulu une sœur avec qui je pourrais me disputer, lui faire des coups ou faire des coups avec elle. J'aurais aimé partager des secrets et rire avec elle, rire... s'amuser de la vie, quoi!
- J'aimerai bien être celle-là, répliqua doucement Kelly.
- Mais tu l'es! s'exclama Aragone. Tu es la mère de mes petits neveux et la femme de mon frère. Tu peux être certaine que je ne te trahirais jamais, même si je te surprénais à faire l'amour avec Renden.
- Avoue que tu aimerais ça! lui lança Kelly
- Que tu fasses l'amour avec Renden?
- Hypocrite! Je suis persuadée que tu aimerais voir Renden me faire l'amour.

Alors qu'elles pouffèrent de rire comme des adolescentes, les chiens se mirent à japper à en fendre l'air. Tel un ressort, Kelly sauta par-dessus le bras de son fauteuil et se lança dans les bras de Baron.

- Tu es belle de jour en jour, lui dit ce dernier.
- C'est ce que tous les hommes me disent lorsqu'ils me voient pour la seconde fois... répondit Kelly avec un sourire moqueur.
- Comment vont les enfants?
- Bravo! lâcha Aragone. Tu te souviens que tu as des enfants!
- Arrête ça, petite sœur, répliqua Baron. Je n'ai pas une seule seconde à moi. Je sais que mes

- enfants sont en sécurité avec vous deux et qu'ils ne manquent pas d'amour.
- Ta femme en manque peut-être, par contre, lui reprocha Aragone.
 - Mais voyons, Aragone! intervint Kelly fort mal à l'aise.
 - Il faut entretenir l'amour mon bien-aimé grand frère, ajouta Aragone, car sinon...
 - Soit certaine que je vais rallumer la flamme! déclara fièrement Baron. J'ai trois jours de congé, et j'entends bien les utiliser pour plaire à ma femme.

Et effectivement, pendant les trois journées qui suivirent, Baron resta constamment près de sa femme et de ses enfants. Pendant ce temps, au grand dam de Kelly qui se mourait de jalousie, Aragone profita de l'occasion pour passer le plus de temps possible avec Renden. Lorsqu'elle revenait le soir et qu'elle s'assise devant le feu avec Baron et Kelly, elle racontait tout le plaisir qu'elle avait eu à rire et à s'amuser avec le beau Renden. C'est avec des couteux dans les yeux que Kelly la regardait.

- Oh... j'oubliais, d'en rajouter Aragone, j'ai invité Renden à souper demain soir. Tu pourras faire sa connaissance, Baron. Il se peut même qu'il dorme ici. C'est que... nous devons parler poésie devant le feu.
- Ne t'en fais pas, petite sœur, j'ai tout compris! Kelly et moi allons vous laisser discuter "poésie" devant le feu, ricana Baron.

XII

Pâques

Quelque temps avant Pâques, monsieur Orion arriva, emportant avec lui des caisses de livres traitant de la magie noire et autres documents occultes. Monsieur Stoke, le parfumeur, arriva en même temps que lui. Grande fut la surprise de tous en apprenant que monsieur Orion et monsieur Stoke étaient des amis d'enfance. La plus grande surprise fut cependant celle de monsieur Orion lorsqu'il rencontra Renden Wright, qu'il avait si souvent vu mendier devant sa boutique.

- Comme vous avez changé! s'exclama monsieur Orion
- C'est lorsque j'étais mendiant que je n'étais pas moi-même, expliqua Renden.

Les trois hommes discutèrent très longuement au salon. Baron vint les rejoindre et se mêla à leur conversation, pendant qu'Aragone et Kelly, excitées par l'arrivée des premiers invités, se rendirent chez Marie-Ariane, où Alga et Lessing étaient déjà en train d'annoncer la présence desdits invités. Sara et Pricy ne furent pas longues à les rejoindre, alors que Devon et Graig avaient préféré se rendre au château pour prendre quelques «rafraichissements» entre hommes. Émile Rhine et Randy, quant à eux, arrivèrent en même temps que les femmes, quelques heures plus tard.

- Tu ne t'ennuies pas, toute seule, dans ta grande maison? demanda Lessing à Marie-Ariane.
- À qui le dis-tu! répondit Marie-Ariane.
- Tu sais, comme tout le monde, Devon et moi vieillissons et notre fille Pricy est constamment au château avec Sara et Aragone, alors... pourquoi ne pas partager ta maison avec nous? Nous ne voulons plus vivre au village et nous aimerions finir notre vie ici, aux Cent Chênes.
- Mais ce serait merveilleux! s'écria Marie-Ariane.
- Et que fais-tu de nous? chercha à savoir Alga qui crevait de jalousie.
- Je ne comprends pas? répliqua Marie-Ariane.
- Il est vrai que Graig et moi habitons l'ancienne maison de ton père et crois-moi, je suis très heureuse que tu nous l'aies prêtée pour élever notre famille, mais... c'est pareil pour nous, tu sais. Sara est toujours au château et il ne reste plus que nous deux dans cette maison.
- Écoute, Alga, suggéra Randy, je pourrais acheter la maison de Lessing et Devon et la transformer en commerce. Ainsi, vos jumeaux pourraient y travailler. Il ne vous resterait plus qu'à les convaincre de quitter votre maison en Pennsylvanie et de revenir vivre avec vous deux dans la maison ancestrale.
- Tu ferais vraiment cela, Randy? dit Alga avec les larmes aux yeux. Tu sais... il n'y a pas un seul jour où je ne rêve pas de vivre à nouveau avec mes jumeaux.
- Ne t'inquiète pas, enchaîna Aragone, je vais tout faire pour les convaincre de revenir aux Cent Chênes. Avec eux auprès de vous, vous pourriez vieillir tranquillement et surtout, ne plus vous croire seuls.
- Dès qu'ils auront emménagé avec vous, annonça Randy, je vais louer la maison de Pennsylvanie. De cette façon, ils ne pourront pas changer d'idée par la suite.
- Ne sois pas si drastique, Randy! fit Marie-Ariane.
- Mais j'essaie seulement de faire ce que vous voulez, rétorqua-t-il en allant se chercher un verre.
- Arrête de chialer, maman! dit Aragone. Randy fait son possible.
- Comme toujours, répliqua Marie-Ariane, personne ne peut rien dire à Randy sans qu'Aragone s'en mêle!
- Vous auriez dû naître tous les deux ensemble, vous aussi! lança Lessing.
- Toi, Lessing ne te mêle pas de ça! se fâcha Aragone.
- Aragone, je te prierais d'être polie avec nous! intervint Alga, furieuse d'entendre Aragone

parler ainsi à Lessing.

— Allez tous au diable! cria Aragone en sortant du salon.

— Pricy et Sara la suivirent en haussant les épaules et en lançant un regard malicieux à leurs mères.

— Ce sont bien nos filles! soupira Marie-Ariane.

— À leur âge, nous étions pires qu'elles, rappela Alga en souriant à Lessing.

Au château, le personnel domestique s'affairait à cuisiner le repas du soir, dresser la grande table de la salle à manger et tout préparer pour la soirée. La gouvernante avait un œil sur monsieur Stoke. Malgré le fait qu'il était borgne et d'une incroyable laideur, elle le savait aussi riche que vieux, deux critères qui pour elle, figuraient parmi les plus importants. Vieille fille depuis toujours, ce monsieur Stoke allait fort probablement mourir avant elle et lui laisser tous ses avoirs en héritage. C'était du moins ce qu'elle espérait en secret.

Le souper fut un véritable festin et le vin coulait à flots, comme c'était d'ailleurs toujours le cas quand Aragone recevait bon nombre d'invités. Renden et Émile parlaient de chevaux et de chiens, pendant que Baron et Devon s'enivraient en fumant des cigares cubains. Dans le cas de Devon, il avait même de la difficulté à marcher droit. Le lendemain, Marie-Joséphine et Florence arrivèrent d'Irlande, tandis que le surlendemain, ce fut au tour de Henry J. de se joindre à la famille en compagnie de sa nouvelle petite amie qu'il présenta à chacun comme sa future fiancée. Tous s'installèrent au château pour les semaines à venir. «Enfin, répétait souvent Aragone, le bonheur commence à régner.» Et c'était vrai! « S'il pouvait durer éternellement!» ajoutait chaque fois Marie-Ariane.

— Maman... répliqua un jour Aragone après l'avoir entendue lui servir cette remarque. Arrête de faire la rabat-joie et sois heureuse. C'est un ordre.

En guise de réponse, Marie-Ariane éclata d'un rire communicatif et tous en firent autant. Si les jumeaux n'avaient d'yeux que pour l'infirmière, celle-ci les ignorait totalement. Les enfants William et Milton traînaient avec les chiens qui les suivaient partout. Au domaine, on croisait des chiens partout. Outre les dix qui avaient été postés à l'extérieur pour patrouiller les environs, on en trouvait une bonne vingtaine au chenil et trois dans le château, sans compter les deux petits chiots cachés sous le divan. Tout comme les chevaux, les chiens, qu'on inscrivait à chaque compétition, recevaient constamment des prix. Pour veiller à leur bien-être, Randy avait dû engager un vétérinaire à temps plein.

Puis les amis des amis arrivèrent, accompagnés des membres de leurs familles. Des notables, des politiciens, des gens d'affaires, des membres du clergé, des musiciens et des artistes de tout acabit débarquèrent aux Cent Chênes. En trois jours, près d'une centaine de personnes y débarquèrent, alors que la veille de Pâques, ils étaient près de trois cents. Fort heureusement, la journée de Pâques fut assez chaude pour que le curé du village puisse dire la messe à l'extérieur, ce qui attira une bonne partie des gens du village et des alentours qui profitèrent de l'occasion pour s'inviter pour la journée. Comme toujours, les journalistes talonnaient Henry J. Rendall. Parmi les gens présents, tous ceux qui acceptaient de répondre à leurs questions ou de se laisser photographier risquaient de se retrouver dans les magazines à la mode. Pendant une quinzaine de jours, le domaine avait des airs de véritable petit village. Le moindre espace avait été aménagé pour recevoir les invités. Bien sûr, Aragone en profita pour parler une fois de plus de son parfum, pendant que Baron discutait politique, Randy d'affaires et Henry J. de sa nouvelle conquête. Les femmes affichaient leur grâce, leur beauté, leur intelligence, leurs talents et leur culture, en plus d'étaler la richesse de leurs vêtements et de leurs bijoux. Les garçons d'écurie offraient leurs services à toutes celles qui acceptaient le plaisir d'une ballade à dos de cheval... et de s'intéresser à leurs cavaliers. Pendant

ces promenades, et en certains endroits, quelques amitiés particulières eurent même lieu. Pour leur part, les enfants n'étaient pas en reste. Pour leur plaisir, une grange fut transformée en fermette. Aussi, pouvaient-ils y voir des lapins, des chèvres, des poules, une cinquantaine de merveilleux petits poussins et maints autres animaux de petite taille qu'ils pouvaient admirer et toucher, sous la surveillance attentive d'une dizaine de fermiers du canton spécialement engagés pour l'occasion. Toutefois, le chenil, en raison des petits chiots qu'il abritait, fut l'endroit le plus apprécié des enfants. Rien ni personne ne manquait pour que chaque invité trouve son bonheur. La fête terminée, tous partirent plus que ravis, pendant qu'Aragone se réjouissait avec raison de son succès.

XIII

La poupée oiseau

Aragone et Kelly ouvraient les caisses de livres achetées à monsieur Orion pendant leur voyage à New York. Monsieur Orion y avait joint une lettre qu'il recommandait de lire avant de disposer des livres.

Chère Mademoiselle Rendall,

Je tenais à vous faire connaître l'historique en ce qui concerne la provenance des livres et des différents documents qui sont maintenant en votre possession. Mon arrière-grand-père était le fils d'un pirate norvégien et d'une jeune prostituée que son père avait achetée à un tenancier de bordel chinois. Mon arrière-grand-père sillonnait la mer de Chine et les océans pour pirater des navires de toutes sortes. Il était à la tête d'une petite flottille que tout le monde craignait. Il échangeait ensuite son butin à un trafiquant d'opium qui le payait non pas en argent, mais en opium, qu'il revendait ensuite à prix fort. Il vendait tout, sauf les livres anciens, les cartes du ciel, les cartes maritimes et tout document traitant du Diable ou des montres marins. Par la suite, mon grand-père fit de même; sans toutefois pirater, il achetait sensiblement la même chose que son père. Après quoi, mon père s'installa à New York et acheta une petite boutique pour y vendre une partie de la précieuse collection de ses ancêtres. À sa mort, c'est moi qui ai repris le commerce et c'est à cet endroit que vous et moi nous sommes rencontrés.

Un jour, un homme s'est présenté dans ma boutique pour me vendre des livres presque en état de décomposition. Il prétendait être le dernier grand maître de «La confrérie des frères du Diable», tous les autres étant morts. Je lui ai donc acheté ses livres et je ne l'ai jamais revu. Quand je dis «jamais revu», je veux dire en tant qu'homme, car il m'avait laissé un grimoire incantatoire pour me permettre de l'invoquer. À cette même époque, j'ai également rencontré monsieur Stoke qui par un concours de circonstances, est ensuite devenu votre parfumeur. Étrange, n'est-ce pas? Toujours est-il que monsieur Stoke et moi avons invoqué le dernier grand maître de «La confrérie des frères du Diable». Monsieur Stoke y a perdu un œil et moi, j'ai failli mourir de peur. Ce livre incantatoire se trouve dans votre collection, ainsi que d'autres, très anciens, qui ont traversé le temps sans être détruits ou brûlés. Sachant que vous êtes très fortunée et que vous possédez de puissantes relations, je vous implore de restaurer les livres qui sont presque en état de décomposition, car à ce jour, je n'ai jamais trouvé quiconque capable d'un tel travail. Monsieur Stoke m'a assuré de votre détermination inflexible quand il était question de faire exécuter votre volonté. Je compte donc sur vous pour redonner une beauté et une nouvelle vie à ces précieux livres. Cela dit, je vous conseille de faire preuve d'une grande prudence ou d'une innommable cruauté si vous désirez entrer de plain-pied dans le monde de la magie noire. Il faut être plus diabolique que le Diable lui-même et savoir se faire craindre des esprits malins plutôt que les craindre. La plupart des gens croient qu'il faut une force surhumaine pour mener à terme un tel projet. Moi, je peux vous dire qu'il FAUT une force surhumaine. On ne pratique pas impunément la magie noire sans y être préparé. Une fois dans ce monde, il est impossible de revenir en arrière, car en arrière, c'est la mort assurée, du fait que trop d'esprits mauvais vous suivent et vous protègent. Retourner en arrière, c'est faire la preuve que vous n'êtes pas digne d'être suivie et protégée. Une fois entré dans ce monde, il est impossible de rester sans rien faire. Sinon c'est la stagnation, ce qui est pire encore que le retour en arrière. Rester en place, ne pas avancer et ne rien faire, c'est mourir à petit feu, être considéré avec mépris par les esprits du mal et mourir dans de cruelles souffrances. De même, il ne faut jamais, au grand jamais, douter de votre force! Car le doute vous entraîne inévitablement à la folie.

N'oubliez pas que ces esprits diaboliques, malins, donnez-leur le nom que vous voulez, sont les plus redoutables, et là encore, le mot est faible. Lorsque l'obscurité deviendra votre lumière,

vous saurez que vous n'avez plus rien à craindre.

Les séries «Combats de Lucifer», «Victoires de Lucifer» et «Mort des Archanges» sont les plus précieuses collections de livres au monde. Certains, et ils sont nombreux, donneraient leur vie simplement pour les lire. Conservez-les dans un endroit sûr et ne laissez que vos plus fidèles initiés les feuilleter. Il est facile de deviner votre intention de former un groupe d'adeptes du Diable, une secte ou mouvement du même genre!

Votre dévoué serviteur!

Monsieur Dzaak Orion

- As-tu vraiment l'intention d'invoquer le Diable? questionna Kelly.
- Bien sûr que oui, confessa Aragone. Depuis que je suis toute petite, ma mère ne cesse de répéter que je suis diabolique, alors... j'entends bien lui donner raison.
- Tu es folle, lâcha Kelly, mais ta folie est tellement charmante, que je ne peux faire autrement que de t'admirer. J'ai lu quelque part que lorsqu'un lion est petit, tu peux t'amuser avec, mais lorsqu'il devient adulte, il peut te dévorer. J'ai l'impression que c'est la même chose avec la magie noire.
- Tu as peut-être raison, mais je préfère mourir dévorée par un lion que d'une stupide grippe!
- Qui veux-tu invoquer?
- Ma "poupée oiseau", répondit Aragone. Pendant toute mon enfance, elle a été ma seule amie et maintenant, je pense qu'elle mérite de prendre vie.
- Arrête! cria Kelly. Tu me donnes la chair de poule.
- En parlant de poule, il nous faudra en saigner une!
- Moi aussi je veux participer à ton incantation! lança Sara qui au même moment, pénétrait dans la bibliothèque.
- Moi aussi! s'exclama Pricy qui lui, descendait l'escalier.
- Participer à quoi? lui demanda Sara.
- Je ne sais pas, répondit l'autre, mais si tu en fais partie, peu importe ce que c'est, je veux aussi en faire partie. Euh... avez-vous déjeuné?
- Non, répondirent les autres.
- J'ai une faim de loup! laissa entendre Aragone.
- De loup-garou! précisa Kelly.

Sans tarder, Aragone demanda à la gouvernante de faire préparer un copieux déjeuner avec des œufs, du bacon, de la saucisse, des patates rôties, des toasts, des galettes, du sirop d'érable, des crêpes, du jus d'orange, du lait au chocolat et du café fort avec beaucoup de crème.

- Mais c'est un déjeuner pour dix personnes! dit Sara.
- Tu sais bien, rétorqua Aragone, que maman, ta mère et celle de Pricy vont venir faire un tour... et lorsqu'elles nous verront déjeuner, que crois-tu qu'elles vont faire?
- Elles vont se lancer dans les plats comme des affamées! pouffa Pricy.

L'éclat de rire collectif qui s'ensuivit fit japper les chiens, ce qui réveilla les chiots qui dormaient sous le divan, en plus de faire grogner ceux qui se trouvaient à l'extérieur. Tout ça, pendant que le trille des cigales enveloppait les champs voisins, que les chevaux couraient dans le pâturage et le chat de Sara se promenait avec un oiseau mort dans la gueule. L'air sentait bon et bien sûr, comme chaque matin, Marie-Ariane, Alga et Lessing se rendaient au château. Surprise! Les trois femmes s'étaient achetées des bicyclettes et s'amusaient à faire tinter leur clochette et à zigzaguer d'un côté à l'autre de la route, comme au temps de leur jeunesse.

- Comme ça sent bon! s'écria Marie-Ariane en posant le pied sur le seuil de la porte.

- Ça sent la saucisse et le bacon, ajouta Alga.
- J'ai une faim de loup! enchaîna Lessing.

Et en moins de deux, tout le monde se retrouva autour de la table.

- J'ai l'intention d'invoquer ma poupée oiseau, annonça subitement Aragone.
- Invoquer qui? de s'étonner Alga.
- Je viens juste de te le dire... ma poupée oiseau.
- Pourquoi? interrogea Lessing.
- Je veux posséder son âme.
- Comment peux-tu avoir de telles idées? répliqua sa mère.
- Il y a dans ma vie une blessure qui ne pourra se cicatriser tant et aussi longtemps que l'âme de ma poupée oiseau ne m'habitera pas, expliqua Aragone. Grand-mère va m'aider, j'en suis certaine.
- Va donc me chercher un verre d'eau avant que je m'évanouisse, fit Marie-Ariane, car vraiment, je suis à deux doigts de m'effondrer!
- Va le chercher toi-même! rétorqua Aragone d'un ton mystérieux et froid. Les esprits sont de mon côté, je le sais.
- Je ne veux pas que tu t'amuses avec l'âme de maman! cria Marie-Ariane avant de se mordre les lèvres.
- C'était davantage ma grandmère que ta mère, répliqua Aragone du tac au tac. De plus, j'ai l'intention de présenter son âme à monsieur Orion.
- Mais tu es encore plus folle que je le croyais! lâcha Marie-Ariane.
- Ce n'est rien, poursuivit l'autre, si tu savais ce que j'ai l'intention de faire avec toi. Je vais demander à monsieur Orion de devenir mon bibliothécaire personnel et je vais lui offrir le gîte au château. Ensemble, nous allons invoquer grandmère. Ces deux-là pourraient même finir par faire un grand mariage astral.
- Aragone, tu commences sérieusement à me troubler et je pense de plus en plus que ta place est à l'asile!
- Essaie si tu veux, mais si tu fais ça, ma poupée oiseau va s'occuper de toi!
- Tout cela commence à me faire sérieusement peur, confessa Kelly.
- Tu sais très bien que tu n'as rien à craindre, ma chère belle-sœur, je t'aime trop pour te faire du mal.
- Mais à moi, tu as l'intention de faire du mal? s'offusqua Marie-Ariane.
- Ne m'y oblige pas et tu n'auras rien à craindre. Mais si tu cherches à me conduire à l'asile, soit certaine que je vais te faire danser la danse de Saint-Guy pour le reste de ta vie.

Sur ce, Marie-Ariane décida de partir, suivie de Lessing et Alga.

- Je n'aime vraiment pas cette situation, avoua Kelly.
- Bon, une autre qui n'est pas contente! se fâcha Aragone. Écoute, si tu ne te plais pas, ici, tu peux toujours aller vivre ailleurs... comme avec Renden au manoir, par exemple.
- Si j'avais à vivre ailleurs, reprit Kelly, j'irais vivre en Angleterre dans la maison que mon père m'a laissée en héritage.
- Comment se fait-il que Randy ne te l'ait pas achetée?
- Parce que je ne lui ai jamais dit que je voulais la vendre, répliqua Kelly surprise de cette question.
- Chez les Rendall, tout appartient au Rendall! lança furieusement Aragone. Nous avons des maisons en Irlande, en Pennsylvanie, en Caroline du Nord, à Hollywood, et si tu as une maison en Angleterre, tu dois nous la vendre!
- Vous êtes tellement riches que votre fortune est pratiquement impossible à calculer. Vous

ne pouvez que l'évaluer de façon approximative et tu t'inquiètes de ma petite maison en banlieue de Londres?

- C'est une question de principe! cria Aragone. Et rien ni personne ne peut changer cela!
- C'est ce que nous allons voir! se fâcha à son tour Kelly.

Cela dit, elle monta à sa chambre et commença à préparer ses valises. Après l'avoir rejointe, Aragone la menaça:

- Tu peux quitter les Cent Chênes si tu veux, mais ne t'imagines pas que je vais te laisser partir avec mes deux petits neveux.
- Ce sont mes enfants et je partirai avec mes enfants quand je le déciderai. Tu n'as aucun droit sur eux!
- Ce sont mes petits neveux et personne au monde ne les prendra!

En entendant cela, Kelly se coucha à plat ventre sur son lit et pleura à chaudes larmes.

- Ne pleure pas, ma petite Kelly, lui dit Aragone en lui caressant les cheveux. Je t'aime trop pour te voir partir et... je ne fais que chercher un moyen pour te retenir.

Elle marqua une pause et ajouta:

- Excuse-moi... il m'arrive quelques fois de perdre. Je t'aime, tu sais...
- Si tu savais comme je t'aime moi aussi, fit Kelly en relevant la tête. D'ailleurs, j'ai une importante nouvelle à t'annoncer.
- Vraiment? Mais allez... vas-y... parle!
- J'attends un troisième enfant!
- Montez vite, les filles! cria Aragone comme s'il s'agissait d'un tremblement de terre.

Sans attendre, Sara et Pricy montèrent les marches de l'escalier en courant. Dès qu'ils furent devant elle, Aragone s'empressa de crier à nouveau

- Kelly attend un autre enfant!

Du coup, les trois se mirent à sauter dans le lit. Ayant entendu la nouvelle, l'infirmière arriva avec les deux enfants, qu'elle lança en douceur dans le lit.

- Allez, lui dit Aragone, viens nous rejoindre, toi aussi.

Sans se faire prier, l'infirmière s'exécuta. Ne voulant pas rester en reste, les chiens, tout en jappant, montèrent à leur tour. Seuls les deux petits chiots restèrent au sol, ne pouvant que s'agripper aux couvertures.

- Mais je vous préviens, ordonna Kelly, interdiction d'en parler à Baron avant son anniversaire!
- Tu peux être certaine de notre absolue discrétion, l'assurèrent les autres.

XIV

William Allan Rendall

Le petit William allait bientôt avoir trois ans. L'été était chaud et le soleil brillait. Son petit voilier glissait sur l'eau et lui courait sur la plage. Il semblait éprouver une immense satisfaction à observer son jouet. Pendant ce temps, Kelly était couchée sur une longue chaise de plage et se faisait dorer au soleil.

- Tu devrais avoir honte! lui cria Marie-Ariane en courant vers l'enfant.
- Qu'est ce qu'il se passe? interrogea Kelly.
- Tu sembles complètement étrangère à ce que fait ton enfant! répondit l'autre.
- Mais voyons!
- Regarde par là, dit Marie-Ariane.

La surface de l'eau commençait à s'agiter d'une façon tout à fait anormale. Une sorte de petit cyclone commençait à faire tourner l'eau sur elle-même. Ces choses-là se produisent de temps en temps sur le lac Memphrémagog et chaque fois, ça n'augure rien de bon. Le petit voilier allait à la dérive et William, qui voulait récupérer son jouet, s'avancait dangereusement vers le large. Sans plus attendre, Kelly se leva de sa chaise et courut en direction de son fils. «Le corps en sait souvent davantage que la pensée sur la direction qu'il faut prendre», pensa Marie-Ariane. Kelly arriva juste à temps pour saisir l'enfant dans ses bras avant que celui-ci entre dans «le creux» du lac. Lorsqu'elle le ramena sur la plage, Marie-Ariane le lui arracha des bras.

- Mon voilier, maman! criait le petit William en se débattant dans les bras de sa grandmère.

Au même moment, un épais brouillard recouvrait lentement le lac, de telle sorte que le corps de Kelly était de moins en moins visible.

- Laisse tomber le voilier! lui lança Marie-Ariane.
- Mon voilier, maman! Je veux mon voilier! continua de crier William en pleurant.

Kelly nagea un bout de temps, puis sentit monter en elle une grande fatigue qui relevait presque de l'épuisement. Le corps gelé, elle se mit à trembler de tout son corps. Quelque chose distrahit son esprit et lui faisait peur. Soudain, elle se laissa emporter par la vague. Plus rien n'avait d'importance alors que dans sa tête, tout se bousculait. Telle une vision, elle aperçut quelque chose qui ressemblait à un mannequin se trouvant derrière une vitrine et qui lui criait quelque chose d'inaudible. Quelqu'un s'affairait à la sortir de l'eau, pendant qu'elle s'acharnait à tenir fermement dans sa main le petit voilier de William. Puis on la hissa à bord d'un bateau à moteur avant de la recouvrir d'une épaisse couverture qui sentait le poison. Un vieil homme actionna le moteur du bateau qui fendit la vague à grande vitesse. En moins d'une heure, l'embarcation échappa au tourbillon et c'est en eau tranquille qu'ils purent atteindre un quai. L'homme aida sa passagère à marcher jusqu'à sa cabane de pêcheur et s'empressa d'allumer un feu pendant qu'elle se déshabillait. Sans la regarder, il lui tendit une peau d'ours et une couverture de laine, ouvrit un coffre en bois et en sortit d'épaisses chaussettes de laine. Ceci fait, il approcha un vieux fauteuil près du feu et l'invita à s'y enfoncer confortablement. Il lui versa ensuite une tasse de whisky et lui commanda d'en ingurgiter une bonne rasade. Jumelé au feu, l'alcool lui procura une chaleur quasi immédiate. Voyant qu'elle transpirait abondamment, l'homme lui dit:

- Même si vous avez chaud, restez couverte, madame, car autrement, vous allez attraper votre "coup de mort".

Il lui tendit une autre tasse de whisky et s'en servit une, qu'il vida d'un seul trait. Après avoir quelque peu toussoté, il s'en servit une autre, qu'il but lentement. Après quoi, il approcha une

vieille chaise près du feu et regarda les flammes monter et descendre dans le foyer. Sur le rebord de celui-ci, il prit sa pipe déjà prête à fumer et gratta une allumette de bois en tirant quelques bouffées. L'odeur du tabac envahit aussitôt l'espace d'une douce senteur dont l'arôme rappela à Kelly les jours heureux de son enfance, lorsqu'elle passait quelque temps chez ses grands-parents. À ce souvenir, elle fut prise d'une nostalgie qui lui déchirait le cœur. En examinant attentivement son sauveur, Kelly se rendit compte qu'il s'agissait non seulement d'un vieil homme, mais d'un vieillard. De longs cheveux blancs lui tombaient sur les épaules, des sourcils en broussaille encadraient ses yeux d'un bleu très bleu, si beau et à la fois si faible. Sa barbe épaisse et grise lui cachait les lèvres ainsi qu'une bonne partie de la bouche. Il portait un long chandail en laine épaisse d'un gris douteux, alors que son pantalon d'étoffe d'un noir usé semblait lui procurer un confort réconfortant après cette froideur estivale que l'on ressent à bord d'un bateau à moteur sillonnant un lac aussi grand que le Memphrémagog. Outre cela, il portait des bottes très hautes qui lui montaient presque aux genoux. Des bottes de caoutchouc noir qui avaient du vécu. «C'est un très beau vieillard, pensa Kelly, comme on en retrouve dans les tableaux anciens.» Sa cabane était meublée non pas pauvrement, mais sobrement, très sobrement. Aucun artifice. Une table, quelques chaises, un fauteuil, un lit de bois fait à la main, probablement par lui-même, sur lequel était étendue une pile de peaux d'animaux désinfectées à la fumée de sapin, de cèdres et de feuilles de bouleaux qui invitaient au sommeil, et même à l'amour. La lumière entrait par l'unique fenêtre à carreaux de la porte.

Tout, dans cette cabane, paraissait énigmatique aux yeux de Kelly. Jamais elle n'avait mis les pieds dans ce genre d'endroit et pourtant, elle aurait pu jurer qu'elle y avait vécu toute sa vie. L'odeur du tabac, le crépitement du bois dans le feu, le rythme trop lent du tic-tac du vieux cadran à ressort... tout n'était qu'un heureux retard qui laissait lentement passer le temps. Alors qu'elle séchait ses cheveux à la chaleur du feu, elle se sentait comme un pot de fleurs sans terre ni semence. Les larmes lui montèrent aux yeux lorsqu'elle murmura :

- J'aimerais tant rester ici.
- Trois heures de l'après-midi, dit le vieillard, c'est l'heure du singe. Le veto du destin décidera pour nous. Si la puissante magie de ton cœur veut que tu restes, nous en aurons un signe.

Cela dit, il se leva et alla ouvrir la porte. En regardant le soleil, il dit à ce dernier :

- Pardonne-moi!
- Pourquoi demandes-tu pardon au soleil? se montra curieuse de savoir Kelly.
- Parce que mon soleil est jaloux de toi, répondit-il, et de plus, je suis en retard pour le saluer.

Kelly se dirigea à son tour vers la porte, regarda le soleil et lui demanda :

- M'aimes-tu, soleil?

Puis elle s'écria :

- Il m'a répondu! Je le jure... il m'a répondu! Je suis certaine! dit-elle en éclatant en sanglots.
- Que t'a-t-il dit? questionna le vieillard.
- Qu'il m'aimait davantage, répondit Kelly.

L'homme resta silencieux un bon moment et puis enchaîna en disant :

- Si mon soleil te protège contre ce dieu qui s'est mis en colère du simple fait qu'il s'est fait voler une pomme dans son paradis, je n'ose pas imaginer ce qu'il me ferait à moi qui vole des âmes pour les revendre au diable.

À ces mots, Kelly eut peur. Sentant que ses forces lui revenaient, elle enleva ses chaussures de plage et remonta à la surface une première fois. Bien que le soleil l'aveuglait, elle était en mesure de voir au loin sur la plage et d'apercevoir Marie-Ariane qui de ses bras, lui faisait de grands gestes.

Son instinct de survie la fit nager quelque peu sous l'eau, jusqu'à ce qu'elle manque d'air. Lorsque ses pieds touchèrent le fond, elle s'accroupit légèrement pour mieux bondir hors de l'eau. Elle en avait maintenant jusqu'à la hauteur des épaules. S'aidant de ses bras pour rester en équilibre, elle avança vers la plage. À quelques reprises, elle tomba, se releva, et continua sa marche, pendant que Marie-Ariane allait à sa rencontre. Lorsque les deux furent à portée de bras, Kelly s'agrippa à sa belle-mère qui l'aida à sortir du lac en toute sécurité. Dès qu'elle fut sur le sable, Kelly s'y laissa choir en toussant et en crachant de l'eau.

- Où suis-je? demanda-t-elle.
- Avec nous et en sécurité, la rassura Marie-Ariane. Que s'est-il passé? Tu as failli te noyer, ma petite Kelly, et moi, j'ai failli mourir de peur.

Lorsque le petit William s'aperçut que sa mère tenait fermement son petit voilier dans sa main gauche, il le lui arracha avant de se mettre à sauter de joie. Kelly resta longtemps perdue dans ses pensées. «Où était donc la réalité? S'interrogea-t-elle. Le vieillard et sa cabane... tout semblait tellement réel.»

- Où est passé le bateau à moteur? demanda-t-elle.
- Quel bateau à moteur? rétorqua Marie-Ariane. Tu as coulé vers le fond, tu es remontée, tu es disparue sous l'eau à nouveau et quelques secondes plus tard, tu as bondi comme une truite qui cherche à capturer un moustique. Ensuite, tu as marché tant bien que mal jusqu'à moi.

Cette nuit-là, la nuit sans lune était claire et Kelly se berçait sur le balcon. Tout dans sa tête était «sans sens», toute information que ses souvenirs lui procuraient semblait asphyxiée par l'incompréhension. Elle se rappelait avoir lu quelque part que l'étoile d'Andromède était associée à Lucifer. *Qual e Lucifero?* Lucifer voyage toujours sur un nom d'emprunt! Mais d'où lui venaient ces étranges pensées? Ses extrêmes délires resteraient toujours vivants dans l'intimité de sa pensée. Ceci, elle en était certaine.

Qui avait donné le petit voilier à William? Natalia Ohlson? Elle avait tant à faire avec ses deux fils qu'elle n'avait pas le temps de courir leur acheter des jouets. Puis la pensée à l'effet qu'elle attendait un troisième enfant lui traversa l'esprit tel un coup de fouet.

- Belle heure pour appeler les esprits de la nuit! entendit-elle avant de sursauter.
- Eh, ma petite belle-sœur adorée, poursuivit Aragone dans un éclat de rire, depuis quand sursautes-tu à ma voix?
- Tu m'as fait tellement peur! répliqua Kelly. J'étais perdue dans mes pensées et je m'interrogeais sur la provenance du petit voilier que William aime tant.
- C'est moi qui lui ai donné, répondit Aragone.
- Où l'as-tu acheté? voulut savoir Kelly.
- Je ne l'ai pas acheté, il était dans l'une des caisses de livres de monsieur Orion. Pourquoi cette question?

À cet instant, elles entendirent les appels intermittents d'un hibou, ce à nouveau, fit sursauter Kelly.

- Tu ne vas pas bien du tout, toi, à ce qu'on dirait, lui fit remarquer Aragone.
- C'est la nuit, répondit Kelly
- Ici, mon adorable belle-sœur, ricana Aragone, le jour commence toujours par un matin et finit toujours par une nuit.

Après que Kelly lui eut raconté l'étrange expérience qu'elle venait de vivre, Aragone lui expliqua:

- Tu sais, le lac Memphrémagog est rempli de créatures mystiques, tant humaines que d'origine animale. Un jour, peut-être, quelqu'un se donnera la peine d'en trouver l'explication, mais pour l'instant, je ne peux que te souhaiter la bienvenue dans ce que certains commencent à appeler "Les étranges phénomènes des Cent Chênes".

Encore une fois, elle éclata de rire. Comme à l'habitude, celui-ci était si communicatif que Kelly ne put faire autrement que de l'imiter. Puis elle demanda :

- Mais si le petit voilier de William se trouvait parmi les livres de magie noire et autres objets occultes de monsieur Orion, crois-tu que ce jouet peut porter malheur à mon enfant?
- J'ai lu un bout de manuscrit concernant ce petit voilier, fit savoir Aragone.
- Vas vite le chercher, s'empressa de rétorquer Kelly, et lisons-le ensemble!

Après quelques minutes, Aragone revint avec un bout de papier jauni et commença la lecture.

- Ce n'est pas facile à lire, dit-elle, l'encre a séché et certains mots sont tachés. En tout cas, il est écrit que le nom véritable du voilier est le Tarentel — le petit que possède William est probablement une réplique fidèle de l'authentique — son capitaine portait le nom d'Elasope. Il y a ici une phrase qui est impossible à lire, mais la suite parle d'un certain Elasope de Tarentel qui fut convoqué au tribunal de l'Inquisition vers le onzième siècle. Il fut accusé de sorcellerie, d'hérésie, d'apostasie, de magie et de trafic d'âme.
- Va vite me chercher un verre d'eau, lança Kelly qui faillit s'évanouir en entendant ces mots. Aragone courut aussitôt et revint avec une tasse d'eau froide que Kelly ingurgita presque d'un seul trait.

- Est-ce que tu préfères que j'arrête de lire? questionna Aragone.
- Non! s'écria Kelly, continue.
- Elasope se disait frère du Diable et de plus, il se prétendait capable, à l'aide d'un simple claquement de doigts, de faire voguer son voilier d'une mer à l'autre en le faisant porter par des légions de démons. Il pouvait aussi transformer qui il voulait en rat. Quelques lignes sont impossibles à lire, continua Aragone, mais un peu plus loin dans le texte, on retrouve Elasope en train de discuter en compagnie du pape Grégoire IX. Il manque encore des mots et ensuite, il est dit qu'Elasope de Tarentel était un géant bossu. Il manque des mots et après quoi, nous retrouvons notre Elasope et son voilier accompagnant Samuel de Champlain. Il aurait été sous la protection de Henry IV, ce qui fait qu'entre Grégoire IX et Henry IV, il aurait été vu à des centaines d'années d'intervalles. D'autres manuscrits le concernant auraient été écrits par des jésuites, mais ces manuscrits sont apocryphes. Le Tarentel aurait été vu pour la dernière fois en mille neuf cent cinquante-six, voguant ici et là sur les Grands Lacs d'Amérique. Selon monsieur Orion, qui a rajouté un commentaire attaché au manuscrit avec une agrafe, le Tarentel serait cantonné dans des zones ténébreuses, à l'affût des contemplateurs de l'invisible. Voilà... c'est tout!
- Ce petit voilier vaut donc une fortune, dit Kelly. Pourquoi l'avoir donné à William?
- Qui sait? fit Aragone. William deviendra peut-être un chasseur de documents anciens, un fouilleur des temps perdus, un grand historien, un...

S'étend endormie sur ces mots, Kelly se rendit à peine compte que sa belle-sœur l'avait aidée à se coucher. «Pas très loin, pensa cette dernière, un voilier fantôme attendait quelque chose et pas très loin non plus, un petit garçon rêvait avec son petit voilier dans sa main.

XIV

La troublante Ingrid Havel

À peine un an après qu’Aragone eut défrayé ses études en Irlande, Ingrid Havel — fille dont le père était contremaître en machinerie agricole pour les Cent Chênes et dont la mère était restée fidèle à Aragone en tant que domestique au château — demanda à obtenir le poste de gardienne et éducatrice des enfants Rendall, ce qui fut accepté de facto. D’origine allemande, Ingrid avait tout de la jeune femme sérieuse et disciplinée. Du haut de ses vingt ans, elle se savait jolie, intelligente et douée d’une détermination à toute épreuve. Sitôt arrivée au château, on lui donna la chambre adjacente à celle de Natalia, l’infirmière. Dans les semaines qui suivirent, les deux femmes élaborèrent ensemble un programme culturel adapté pour les tout-petits. Avec les enfants, Ingrid était tout simplement magique tandis que pour les hommes qui la regardaient, elle était merveilleusement troublante. Très tôt le matin, elle faisait soit une balade à bicyclette ou une promenade avec les chiens. Très difficile d’approche, elle aimait prendre son déjeuner seule et hormis les enfants, elle n’aimait que la poésie. Son monde était mystérieux et rempli de silence. Sans être une beauté, les traits de son visage étaient parfaits. Grande et maigre, elle avait la forme de ces insectes qui au crépuscule, volent au-dessus des eaux. Ses cheveux d’un blanc bleuté sous le soleil prenaient la couleur de l’or à l’ombre et partout ailleurs étaient d’un blond argent. Dans un parfait silence, elle pouvait passer un temps fou à observer les têtards dans une flaque d’eau, une longue file de fourmis ou encore, une coccinelle, pendant que les enfants faisaient exactement comme elle.

— Il ne faut pas craindre les abeilles, leur disait-elle, mais en même temps, jamais il ne faut les déranger.

Il ne fallut pas très longtemps pour qu’Aragone et Randy comprennent qu’Ingrid était une perle rare.

— C’est une femme comme elle qu’il te faudrait! répétait souvent Aragone, pendant que son frère restait silencieux.

Ce que ce dernier ne disait pas, c’était qu’au fond de son cœur, la seule femme qu’il aurait vraiment aimée, c’était Kelly, la femme de son frère Baron. Mais le pire, pour lui, était de savoir que Baron avait une maîtresse et que sa femme s’emmourachait de plus en plus de Renden. Renden, de son côté, se savait de plus en plus aimé de Kelly, mais lui préférait de beaucoup Natalia, la trop belle infirmière qui elle, n’avait d’yeux que pour Randy. En fait, elle aurait fait n’importe quoi pour se faire aimer de lui. Sara, la fille d’Alga, aimait secrètement Baron et ne comprenait pas que Kelly puisse aimer quelqu’un d’autre. Émile Rhine aimait Sara, mais ne savait que trop bien qu’il n’y avait aucune chance pour que ce soit réciproque, sans compter qu’il se savait prisonnier d’Aragone qui le considérait comme sa chose. Pricy, la fille de Lessing, se voyait au bras de Henry J. et rêvait qu’il fasse d’elle une actrice hollywoodienne. Malheureusement, le célèbre acteur changeait de femme comme on change de chemise. Il n’avait pas le temps de présenter une nouvelle flamme à sa famille que déjà, il en fréquentait une autre. Devon, le père de Pricy, rêvait en secret que Lessing, sa femme, meurt avant lui pour tenter sa chance avec Marie-Ariane qui aimait son défunt mari comme s’il était toujours vivant. Graig, le mari d’Alga, n’aurait pas refusé avances de Lessing et Alga gardait dans son cœur le souvenir de l’oncle Mark qu’elle aurait marié si Graig était mort ou s’il était tombé amoureux de Virton, du temps de son vivant. Mais Virton était morte, tout comme l’oncle Mark, John John et combien d’autre! Quant à Florence et Marie-Joséphine, leur couple commençait à battre de l’aile. Florence trompait Marie-Joséphine avec une artiste peintre comme elle et Marie-Joséphine se questionnait sur son orientation sexuelle depuis qu’elle avait rencontré un professeur d’histoire extraordinairement érudit avec lequel elle se sentait heureuse. La gouvernante pensait constamment à monsieur Stoke, le parfumeur qui se sachant tellement laid, ne

pouvait s'imaginer plaire à une femme. Mais ce que la gouvernante ignorait, c'était que monsieur Orion la trouvait plus que charmante. Aragone aimait dire à Randy qu'Ingrid avait le regard pervers d'un animal romantique. Même si tous les employés des Cent Chênes se consacraient entièrement à la grande famille des Rendall, personne, hormis les membres de cette famille, ne pouvait ressentir et comprendre leurs manières d'être et de penser. Personne, sauf Ingrid. Même si William et Milton étaient des enfants de l'aisance, ils vivaient une forte insécurité que seule cette dernière réussissait à dissiper. Si par exemple le petit William se trompait et qu'il feignait de s'être volontairement trompé pour ne pas admettre son erreur, elle lui racontait une histoire de petit mulet qui... Si le petit Milton piquait une colère injustifiée, elle lui racontait une histoire du petit canard rageur qui... Quelques fois, pour les récompenser, elle les amenait en pleine nuit pour voir le sillage de lumière que faisait la lune sur l'eau du lac. Elle leur parlait toujours de façon sincère, allant même, quelques fois, jusqu'à leur raconter ses rêves poétiques les plus délirants. Ce que le petit William aimait le plus, chez elle, c'était sa voix un peu cassée qui évoquait chez lui, et ce, malgré son tout jeune âge, une certaine nostalgie, probablement de sa toute petite enfance. Coiffée de son grand chapeau de paille, Ingrid avait pour lui un charme incontestablement sensuel qui l'enveloppait déjà de l'espoir brouillard du tout premier amour. Lorsque tout doucement elle tournait les pages d'un grand livre d'images et qu'il lui demandait de quelle couleur était le vent, elle le transportait dans un monde inconnu, mais qu'il savait être le sien. Milton et lui décortiquaient une multitude d'odeurs en traversant avec elle un champ de trèfles qu'elle comparait à la rumeur de la mer. En arrivant à la «maison», les enfants racontaient chaque fois en un incontrôlable flot de paroles l'extraordinaire monde lointain qu'Ingrid leur avait fait découvrir. Tout le monde au domaine commençait à comprendre que le destin d'Ingrid la conduisait vers une étrange apothéose impossible à définir. Sa parfaite politesse, sa douce façon de répondre aux questions et quelques fois, son incroyable combativité comparable à celle de ces pirates normands devenus les rois de la mer l'enveloppait d'un voile de méfiance typiquement allemand. Lorsque complètement absorbée par la poésie, elle écrivait d'une façon si redoutable que personne, sauf les enfants, n'osait la déranger, chacun sachant que c'était là son vrai travail. Son véritable travail était d'exprimer de façon poétique et en un seul mot la nature tout entière des choses et des êtres. Les enfants savaient qu'elle tentait de pêcher dans l'océan de leur jeunesse le plus beau poème.

En ces temps de créativité extrême, Milton et William devenaient ses deux petits gitans. Elle les amenait par temps très mauvais dans la vallée de l'inspiration. Tous trois vêtus de noir, elle dansait avec eux et courait contre le vent en criant. Personne au monde n'aurait pu empêcher les enfants de la suivre dans cette vallée «de tous les espoirs artistiques». Dans une sorte d'exaltation mystique, William la voyait comme une sculpture vivante d'une incroyable beauté. Déjà à quatre ans, il ressentait la tristesse du meurtrier qui attend dans la cellule de l'amour l'heure du bourreau. Quand il ressentait cette tristesse et sans que personne ne sache pourquoi, il mangeait du sel. Si par malheur sa grand-mère le voyait faire, elle en tombait presque sans connaissance. Si elle l'obligeait à lui expliquer pourquoi il agissait de cette façon, il lui répondait avec une force quasi sacrée qu'il était chez sa tante Aragone, sachant d'instinct que chez elle, cette dernière avait pratiquement un pouvoir de vie ou de mort sur ses sujets. Un jour où le petit Milton courait dans le château avec une branche de cerisier sauvage, il cassa par inadvertance un vase en porcelaine. Après avoir jeté un coup d'œil sur vase brisé, elle lui dit tout bonnement:

— Ne t'en fais pas, mon petit! Le grand imbécile qu'est Émile Rhine aurait fait pire que ça.

Quelques fois, mais tout de même rarement, Ingrid permettait aux petits d'aller à la pêche aux têtards. Le regard des enfants devenait alors si souriant et chargé d'un tel bonheur, qu'Aragone ne pouvait s'empêcher de s'y rendre avec eux. Que de promesses devait-elle leur faire pour obtenir la «permission» de les accompagner, l'ultime étant de leur permettre de nourrir les chiens et les chevaux sous la surveillance attentive du vétérinaire des Cent Chênes et bien sûr, de celle d'Ingrid.

- Un jour, le petit William lui demanda si un poisson pouvait souffrir.
- Pas plus qu'un vieux coussin sur une chaise, de lui répondre Aragone.
 - Quel bel exemple d'une nature morte! s'écria Ingrid. Ta façon hallucinante d'expliquer les choses fera de William et Milton des êtres capables de traduire en musique, en écriture, ou en peinture, le caractère et les sentiments les plus Aragoniens!

Dès lors, Aragone s'est mise à appeler Ingrid «La précieuse et troublante amie!».

XVI

L'aube des années soixante

Les années soixante marquèrent un tournant crucial dans le monde, les gens d'affaires les plus perspicaces ayant vite compris que tout ce qui avait une quelconque valeur en ce monde était à vendre à un prix fixé de façon à rendre les riches encore plus riches, et à ruiner les plus pauvres. Le pétrole se négociait à coups de milliards par année et le matériel d'armement militaire se négociait quotidiennement à coups de millions. Au Moyen-Orient naissaient d'inconcevables empires grâce à l'or noir. Les rebellions en Amérique du Sud, les guerres permanentes soutenues par les dictateurs et les grands pays riches, les chefs des cartels de la drogue et autres tractations secrètes, les conflits tribaux et la guerre froide transformèrent la géographie du monde de la finance. C'est dans cette atmosphère surréaliste qu'une jeune Française aux airs d'adolescente viendra canaliser la puissance et l'énergie du tourbillon financier dans lequel se trouvait la famille Rendall. Astrid Viviant était une femme dont le charme embellissait la beauté de son sourire, lequel inspirait l'abondance et le bonheur. Bref, elle était très belle. Quoique farouchement indépendante et quelque peu solitaire, elle avait constamment besoin de compagnie. Dès qu'il la voyait, un homme expérimenté décelait aussitôt en elle un insatiable besoin d'affection. Elle possédait cette solide conviction que la réussite était indispensable à quiconque voulait faire des «affaires». Femme «d'affaires», elle l'était jusqu'au bout des ongles. Elle avait le grand art de balayer du revers de la main tout ce qui lui était inutile pour ne conserver, grâce à son magnétisme, que ce qui attirait vers elle les gens de gloire et de fortune. Orgueilleuse de ses origines de haute lignée de nobles châtelains propriétaires d'immenses vignobles, elle se riait des femmes habillées telles des mannequins internationaux simplement pour se rendre au «drugstore» du coin. Toujours sobrement vêtue, elle avait un goût extrême pour l'agencement des couleurs et des formes des vêtements qu'elle portait. C'est par l'intermédiaire d'un important actionnaire de «Aragone Investment» qu'elle fut invitée au château d'Aragone pour marquer le premier anniversaire de la mise en marché de son parfum dans plus de quatre-vingt-trois pays. Pour Randy, qui possédait des usines de fabrication d'armes de guerre, des usines d'assemblage d'avions civils facilement transformables en avions militaires, des fabriques de construction navale, des pétroliers et autres compagnies, discuter avec Astrid fut un véritable plaisir. Ayant étudié en Suisse, cette dernière connaissait tout des ravages des firmes bancaires de Genève, tout comme elle avait appris comment de prodigieux investissements pouvaient secourir des banques privées en faillite tout en se les appropriant. De même, elle savait pourquoi et comment restructurer les institutions financières et surtout, comment éviter de payer de l'impôt sur les bénéfices en utilisant les services d'une compagnie «offshore». Alors qu'ils discutaient, elle conseilla à Randy de participer à la très lucrative exploitation de forages en eaux profondes au large du Koweït en achetant le maximum d'actions et aussi, mais surtout, elle lui proposa de faire avec elle de nombreux voyages en Europe, histoire de rencontrer d'importants responsables de différents pays producteurs de pétrole établis dans la région du Golfe. En retour, elle ne lui demanda rien de moins que de faire partie du conseil d'administration de la future «Rendall Petrolom Exploration».

Le soir même, Kelly commença ses contractions. Baron étant absent pour «raisons politiques», la future maman fut conduite à l'hôpital, accompagnée de son infirmière privée, de Marie-Ariane et d'Astrid qui insista pour être présente. Du coup, elle tomba dans les bonnes grâces de Marie-Ariane, laquelle était au comble de l'angoisse comme si c'était elle-même qui s'apprêtait à accoucher.

- Tu arrives pile! lui dit Kelly. Tu seras l'une des premières à savoir si la famille Rendall s'enrichira d'un nouveau petit garçon ou d'une nouvelle petite fille.
- Je me sens un peu comme une espionne, répliqua Astrid en riant.
- Et moi, comme une boxeuse en plein "match" d'accouchement, sourit Kelly.

Quelques heures plus tard, cette dernière accoucha d'un troisième petit garçon qui porterait le nom de Walker Rendall et qui serait baptisé quelques semaines plus tard dans la chapelle familiale. Lorsqu'Aragone fut informé qu'elle serait la tante d'un troisième petit Rendall, elle entra en pleine crise de bonheur. Elle tournait en rond en se tapant dans les mains, en dansant, sautant, criant et chantant; elle en était incontrôlable. Le grand absent était Baron qui, comme tout le monde le savait à l'exception de Kelly, était en voyage de quelques jours avec sa maîtresse.

- Comment aurait-il pu prévoir que j'aurais mon bébé en avance? disait Kelly pour se porter à sa défense.
- Tu as bien raison, répondait chaque fois Marie-Ariane qui se promettait bien de sermonner Baron dès son retour aux Cent Chênes.

Randy, qui pouvait joindre n'importe quel membre de la famille en tout temps, informa le principal intéressé que son troisième fils l'attendait d'urgence à la maison. Une dizaine d'heures plus tard, Baron arriva aux Cent Chênes, calme et comme toujours, quelque peu fatigué. Feignant la surprise, il courut au chevet de sa femme en manifestant toute l'émotion à laquelle cette dernière s'attendait. Sachant qu'Astrid entendait quitter le château avant le baptême du petit Walker, Aragone était prête à tout pour l'en dissuader, même à jouer sur ses sentiments.

- Que tu le veuilles ou non, lui dit-elle, tu fais presque partie de la famille, maintenant.
- C'est plutôt la famille qui fait maintenant un peu partie de moi! répliqua Astrid.

L'amitié sincère entre les deux femmes commençait à se manifester aux yeux de tous. Alors que tous se réjouissaient de l'arrivée de bébé Walter, une mauvaise nouvelle vint assombrir leur bonheur, en plus d'anéantir Marie-Ariane. Ayant depuis longtemps renoncé à sa citoyenneté canadienne pour habiter le territoire des États-Unis et ainsi, mousser sa carrière d'acteur, Henry J. fut convoqué au bureau militaire de la Californie qui souhaitait l'enrôler dans la «US Army». Comme plusieurs de ses concitoyens, il devait lui aussi participer à l'effort de guerre au Vietnam. Il va s'en dire qu'une vedette de cette envergure ne part pas pour la guerre sans provoquer quelques remous, d'autant plus que les mouvements hippies commençaient à prendre de l'ampleur. Aragone, qui s'habillait à la «mode hippie» bien avant que celle-ci ne soit popularisée, se sentit «appelée» vers cette nouvelle façon de vivre, sans se soucier du fait qu'elle était plusieurs fois millionnaire et capitaliste à outrance. Pour elle, il se passait quelque chose d'important et elle ne voulait pas «manquer» le bateau. Le côté intellectuel de la chose n'avait pour elle aucune importance, considérant plutôt l'aspect pacifique de ce mouvement. Puisque les hippies étaient contre la guerre et que son frère Henry J. était appelé à sacrifier sa lucrative carrière pour y participer, elle voyait le Vietnam comme la pire des calamités. Ce fut Randy qui dut lui faire comprendre qu'elle ne pouvait rencontrer le président des États-Unis pour lui dire sa façon de penser.

Dans les jours qui suivirent, Marie-Ariane suppliait constamment Randy et Baron pour que les deux usent de leur pouvoir afin qu'Henry J. n'ait pas à aller au Vietnam. Elle pria même le curé du village d'intervenir auprès d'un archevêque américain.

- Maman, tu es complètement folle! finit par lui lancer Aragone.
- C'est facile pour toi de dire que je suis folle! riposta Marie-Ariane en colère. Mais... tu ris? Tu riras surement moins si ton frère revient aveugle ou dans un cercueil de bois!
- Maman, reprit calmement Aragone, le cercueil de bois est juste pour le transport... tu sais très bien qu'aux Cent Chênes, on va lui offrir un cercueil digne des Rendall.

Enragée, Marie-Ariane gifla sa fille au visage en y allant de toutes ses forces.

- Tu vois, se contenta de répliquer Aragone, c'est comme ça, la guerre! En passant, j'étais venue t'informer qu'Henry J. a téléphoné à Randy pour lui dire qu'il ne voulait absolument pas que qui que ce soit intervienne pour l'empêcher d'aller au Vietnam. 'Les États-Unis

sont maintenant mon pays, et j'ai bien l'intention de le servir comme il m'a servi", a-t-il précisé.

- Comme son père! ragea Marie-Ariane. Comment John John a-t-il pu faire de ses fils des sauvages toujours prêts à se battre à la moindre occasion!
- Laisse-moi te dire, ma chère sauvage de petite maman, que recevoir de sa mère une taloche en plein visage est tout aussi «Rendall» que l'était papa!
- On sait bien, continua de crier Marie-Ariane, personne ne me comprend, moi!
- Bien sûr que personne ne te comprend, ma charmante petite maman, tu ...
- Arrête de me dire ma charmante petite maman! hurla de plus belle Marie-Ariane tout en se mettant à pleurer. Je ne suis plus une enfant!
- Allons, ma petite maman, poursuivit Aragone, je sais très bien que tu n'es pas une enfant, car... tu n'as jamais eu d'enfance.

En désespoir de cause, Marie-Ariane se jeta dans les bras de sa fille pour y pleurer un bon coup.

- Moi aussi j'ai peur qu'il arrive quelque chose à Henry J., confessa Aragone, mais que veux-tu faire? Il a pris sa décision et j'ai la certitude qu'il ne lui arrivera rien.
- Comment peux-tu en être aussi sûre?
- Je sens les choses, maman! Je ne sais pas comment ni pourquoi, mais je sais quand un malheur doit arriver et je ne sens aucun malheur à l'horizon. Même que quelque chose me dit qu'Henry J. va retirer de tout ça des honneurs qui vont le faire grimper encore plus haut dans l'échelle des grands de ce monde.
- On croirait entendre ton père!

Aragone changea l'intonation de sa voix pour imiter celle d'une morte-vivante et dire:

- Marie-Ariane, c'est moi, John John, qui te parle; ne t'en fais pas, ma petite chérie, notre fils Henry...
- Aragone! l'interrompit Marie-Ariane. Arrête ça tout de suite, tu me fais trembler de peur.
- Tu n'aurais pas dû gifler ma charmante petite Aragone... de poursuivre malgré tout Aragone sur le même ton.
- Arrête, Aragone, tu vas me rendre folle! laissa entendre Marie-Ariane en se bouchant les oreilles.
- Tu l'es déjà, ma petite Marie-Ariane.
- Que se passe-t-il? chercha à savoir l'un des deux garçons d'écurie qui ayant entendu les cris, s'étaient précipités dans la maison.
- Marie-Ariane délire! leur répondit Aragone. Elle frappe tout le monde et elle saute sur les divans. Allez vite chercher Alga et Lessing!

Ce que les garçons s'empressèrent de faire.

- Tu es et tu seras toujours une sale petite peste! cria Marie-Ariane. Une sale petite peste, tu m'entends?

S'apprêtant à quitter la maison en riant aux éclats, Aragone fut retenue par Alga qui lui dit:

- Reste... nous sommes venues pour te parler à toi.
- Vraiment? pouffa Aragone. J'étais certaine que vous étiez venues pour rester silencieuses! Puis elle cria: «Sara, ta maman est ici!»

Avant même qu'Alga ait eu le temps de dire un seul mot, Sara lui dit:

- Pourquoi faut-il toujours que tu traînes Lessing avec toi? Puis elle cria à son tour: «Pricy, ta

- maman est ici avec Alga. Je crois qu'elles veulent te parler!»
- Pourquoi faut-il toujours que tu traînes Alga avec toi? lâcha Pricy à l'endroit de sa mère.
 - Vous êtes trois effrontées! pesta Alga.
 - Alga a raison, enchaîna Lessing, vous êtes trois enfants gâtées qui n'ont aucun respect pour personne.
 - Mais que se passe-t-il? demanda Kelly qui au même moment, se joignit au groupe
 - Pas la moindre idée, répondit sèchement Aragone.
 - Quelque chose ne va pas? questionna Kelly en posant son regard sur Alga et Lessing.
 - Comment fais-tu pour vivre avec cette effrontée d'Aragone? l'interrogea Lessing.

- Fort décontenancée, Kelly regarda Sara et Pricy tout en redemandant ce qui se passait.
- Il y a qu'Aragone est en train de faire mourir sa mère, lui fit savoir Alga sur un ton plus conciliant.
 - Est-ce vrai? demanda Kelly en se tournant vers Aragone.
 - Je n'ai pas la moindre idée de ce dont elles parlent, mentit cette dernière.
 - Petite peste de menteuse! cria Alga. Tu t'amuses à faire peur à ta mère alors que tu sais parfaitement qu'elle angoisse beaucoup plus qu'elle ne le devrait.
 - Veux-tu la faire mourir ou la faire entrer à l'asile? renchérit Lessing.
 - Je vous laisse avec vos mamans, rétorqua Aragone en s'adressant à Sara et à Pricy. Je suis désolée, Kelly, mais il y a quelque chose qui ne tourne pas rond chez ces personnes.

Puis, suivie de Sara et de Pricy, elle quitta les lieux, laissant Lessing et Alga seules avec Kelly. Ne sachant plus que faire et que dire, Lessing demanda à Kelly:

- Comment va le petit Walter?

XVII

Henry J. Rendall

Durant son service militaire, Henry J. s'interrogea sérieusement sur son avenir. Une vingtaine de caméras de télévision le suivaient constamment pour montrer au peuple américain ce que représentait le véritable patriotisme chez un citoyen d'adoption. L'Amérique l'avait rendu célèbre, sa famille avait fait fortune grâce à l'Amérique et se montrait unie derrière lui tout en l'encourageant à servir les États-Unis. Partout on entendait: «Henry J. Rendall et son indépendance de caractère était... », ou encore: «Henry J. Rendall, insensible aux menaces...». Partout aux États-Unis, Henry J. Rendall, la vedette de cinéma hollywoodienne, était devenu le soldat vedette de la «US Army». Les chaînes de radio et de télévision en faisaient le représentant parfait de l'Américain courageux et reconnaissant. Toute cette publicité eut un effet inattendu, tant pour lui-même que pour les membres du conseil du Congrès démocrate des États-Unis. Les républicains s'emparèrent de toute la publicité entourant Henry J. pour en faire un futur «possible» candidat susceptible de représenter la Californie dans la capitale américaine. Dès lors, commença une autre guerre, cette fois entre politiciens. Si les démocrates firent tout en leur pouvoir pour dénigrer l'acteur, les républicains, pour leur part, s'acharnèrent à en faire un héros. On se mit à dresser des parallèles historiques. La famille Rendall étant milliardaire, elle avait donc réussi dans les affaires, ce qui prouvait à la population que le candidat se présentait, non pas dans le but de s'enrichir, mais bien dans celui de servir les citoyens. Via ses usines d'armements, la famille Rendall participait elle aussi à l'effort de guerre. De plus, elle possédait déjà de solides assises en politique étrangère, sans compter qu'un de ses membres était en fonction au sein du gouvernement du Canada.

Pendant ce temps, Randy transféra tous les avoirs que la famille possédait aux États-Unis au nom d'Henry J., qu'il s'agisse de leur résidence en Pennsylvanie, ou encore, celles de Caroline, du Vermont et naturellement, celle que possédait Henry J. lui-même en Californie. Pour les républicains, l'enquête sur la famille s'avéra donc un atout merveilleux. Les dons de toutes sortes, les titres honorifiques civils et religieux, la double nationalité canadienne et américaine du défunt Mark Rendall, l'oncle d'Henry J., et la puissante renommée capitaliste de celui-ci et de sa sœur Aragone Rendall avaient tout pour plaire aux gens d'affaires américains. Les républicains montèrent une formidable campagne de relations publiques en organisant des soupers-bénéfices à mille dollars le couvert pour alimenter le fonds électoral, sans compter les millions recueillis à gauche et à droite sans que nul n'en connaisse réellement la provenance. Le service militaire de Henry J. ne se passa donc pas entre les bombes, les missiles, les armes chimiques et la terreur, mais bien entre les liens de plus en plus serrés entre politiciens et hommes d'affaires.

Voyant cela, Aragone changea son fusil d'épaule en moins de deux. De hippie pestant contre la guerre du Vietnam, voilà qu'elle se transforma en fervente défenseuse de la position américaine concernant ce conflit. Sa contribution en tant que Canadienne et amie sincère des républicains d'Amérique fut de cinq cent mille dollars. Elle qui aurait eu de la difficulté à comprendre le fonctionnement d'une simple élection scolaire, déclara du jour au lendemain connaître les secrets les plus invraisemblables de la «haute politique américaine». Avec son extraordinaire faculté de tenir les propos les plus insignifiants quand elle parlait à sa mère, elle conseillait maintenant cette dernière, lui disant comment il devait se méfier des espions, comment calculer et agir avec prudence s'il lui arrivait de traverser une rue et surtout, ne jamais perdre de vue qu'elle avait deux fils en politique et une fille en relations publiques internationales.

- Mais laquelle de mes filles travaille en relation publique internationale? s'étonna Marie-Ariane en entendant cela.
- Allons, ma petite maman, répondit l'autre, tu sais bien que c'est moi, mais hélas, je ne peux t'en dire davantage pour l'instant, c'est un secret d'État.
- Aragone! Cesse de faire ton importante avec tout et rien, veux-tu!

- Tu peux parler tant que tu veux, soupira Aragone, tu n’as jamais levé le petit doigt de toute ta vie pour te procurer quoi que ce soit. Tu as tout eu directement cuit dans le bec!
- Parce que tu supposes que toi, tu as travaillé comme une déchaînée pour avoir ce que tu possèdes?
- Tu n’as jamais rien fait pour moi! s’écria Aragone. Tu ne m’as jamais expliqué quoi que ce soit! As-tu seulement une photo de moi? Eh bien non! Rien! Tu n’as absolument rien de moi, trop occupée que tu étais avec ton bâtard! Aujourd’hui, tu oses me dire que je me donne trop d’importance! Sache que je me donne ce que tu ne m’as jamais donné, ma très chère petite maman!

Marie-Ariane fut surprise de la véracité des propos de sa fille. Son esprit en ébullition avait beau chercher une image d’Aragone enfant ou d’Aragone adolescente, mais elle ne voyait qu’un épais brouillard.

- De toute façon, poursuivit Aragone, tu n’as aucun souci à te faire pour moi. Occupe-toi plutôt de Marie-Joséphine... si naturellement, tu sais de qui je parle.
- Tu veux absolument me faire pleurer, rétorque Marie-Ariane qui déjà, avait les larmes aux yeux.

Sur ce, les chiens se mirent à japper, comme s’ils attendaient depuis un moment que quelqu’un vienne au secours de Marie-Ariane. Randy n’avait pas encore mis le pied dans la maison que déjà, il annonça que Henry J. était invité par la famille royale en Angleterre pour s’attirer les faveurs du gouvernement britannique en vantant «l’intégrité publique» du parti républicain des États-Unis et soumettre un projet de réseau tripartite entre les États-Unis, l’Angleterre et le Canada.

- Nous serons donc en conflit avec les géants de l’industrie du secteur de la défense, expliqua-t-il. Baron sera en mesure d’annoncer que son gouvernement prévoit créer des centaines de milliers d’emplois, et la société d’ARA deviendra un véritable pouvoir secret, capable de suivre en parallèle le chemin des affaires et celui de la politique.
- J’ai peut-être été une mauvaise mère, laissa savoir Marie-Ariane, mais je n’ai jamais été si près de mes enfants qu’en cet instant.
- Pourquoi dis-tu cela? l’interrogea Randy.
- C’est la nature féroce protectrice d’Aragone qui me fait parler ainsi, dit doucement Marie-Ariane.
- Attends que William, Milton et Walker passent à l’action, lança Aragone avec un étrange sourire. Toute ma vie, j’ai fait les mauvais choix et je l’ai fait volontairement parce que pour moi, les mauvais choix sont toujours les meilleurs.

Une domestique entra puis s’adressant à Aragone comme si elle s’adressait à la déesse de la peur, elle lui dit:

- Je suis navrée de devoir vous interrompre, mademoiselle, mais quelque chose d’étrange s’est produit au château. Les lumières se sont éteintes un bref instant et une fois qu’elles se sont rallumées, j’ai vérifié pour m’assurer que tout était normal et j’ai remarqué une feuille de papier qui s’est mystérieusement retrouvée accrochée sur le mur du salon. Je me suis donc permise de venir vous la remettre.

Aragone prit la feuille et lut à voix haute l’unique paragraphe qui s’y trouvait:

«Tes frères s’illustreront à merveille sur cette terre, mais ton but à toi ne se termine pas ici. Ton trône t’attend dans l’entre-deux monde, celui qui permet aux esprits de traverser jusqu’en enfer. Tu es la digne descendante de Lucifer.»

Agarone rangea le papier dans sa poche, et quitta la pièce en souriant.

LEXIQUE

A

Alga Husman: Amie de Marie-Ariane Rendall et épouse de Graig.
Allentown: Centre industriel de la Pennsylvanie.
Alvara Joanes: Jeune actrice de Hollywood.
Angleterre: Partie Sud de la Grande-Bretagne.
Aragone Rendall: Fille de Marie-Ariane Rendall et de John John Rendall.
Aragone Investment: Parfumerie d'Aragone Rendall.
Argil Cane: Vétérinaire des Cantons de l'Est.
Astrid Viviant: Femme d'affaires d'origine française au service de la famille Rendall.
Atlanta: Capitale de la Georgie (É-U)
Australie: État de l'Océanie.

B

Baron Rendall: Fils de Marie-Ariane et John John Rendall.
Buck Harent: Jockey travaillant pour les Écuries Rendall.

C

Calgary: Centre commercial et industriel de l'Alberta (Canada).
Canton: Division cadastrale d'une superficie au Canada.
Caroline du Nord: État américain dont la capitale est Raleigh.
Celtique: Partie de la Gaule ancienne.
Cent chênes: Nom du domaine des Rendall.
Charles Stoke: Le parfumeur d'Aragone.
Chicago: Ville des États-Unis (Illinois), sise dans la région des Grands Lacs.
Cork: Port d'Irlande (chantiers navals).

D

David Grove: Vétérinaire (intendant des Écuries Rendall).
Devon Stiller (fils): Époux de Lessing, amie de Marie-Ariane.
Devon Stiller (père): Notaire.
Diablotins: Petits diables.
Dublin: Capitale de la République d'Irlande.
Duke Rendall: Enfant illégitime de Devon Stiller et Virton Wallong, adopté par Marie-Ariane Rendall.
Dzaak Orion: Donateur de livres de magie noire et d'objets occultes à l'intention d'Aragone.

E

East Indiana: État américain dont la capitale est Indianapolis.
Edmonton: Capitale de l'Alberta (Canada).
Elasope de Tarentel: Mystique que l'on retrouve à travers les siècles.
Émile Rhine: Garçon d'écurie.
Étoile d'ARA: Société secrète des financiers, politiciens et hommes d'affaires, fondée par Randy Rendall.
Éva-Maria Lanster: Épouse de Joseph-John Rendall et mère de Marie-Ariane.

F

Florence Mitchell: Amie de Marie-Ariane Rendall et cousine de Lessing.
Fürstenberg Von: Célèbre famille allemande.

G

Gargouille: Gouttière saillante en forme d'animal fantastique.

George Allender: Ami de Baron Rendall.

Gisèle Rendall: Fille de John-Léonil Rendall et de Marie-Laure Limernik.

Gord: Jument de course appartenant aux Écuries Rendall.

Grande-Bretagne: État insulaire de l'Europe occidentale.

H

Henry J. Rendall: Fils de John-John et Marie-Ariane Rendall.

Hollywood: Centre de l'industrie cinématographique (Los Angeles, Californie).

I

Ingrid Havel: D'origine allemande, éducatrice des enfants Rendall.

Irlande: La plus occidentale des îles Britanniques, composée de l'Irlande du Nord (capitale:Belfast) et de la République d'Irlande (capitale:Dublin).

J

Jacky Kerry: Épouse de Maurice-John Rendall.

Jacky Rendall: Fille de Maurice-John Rendall et de Jacky Kerry. Épouse de Matisse Allison.

John-John Rendall: Fils de Maurice-John Rendall et de Jacky Kerry.

John-Léonil Rendall: Ancêtre des Rendall, le premier à emménager en Amérique.

Julien Kez: Surveillant du domaine Rendall.

K

Kelly Allan: Épouse de Baron Rendall.

L

Lessing Kelly: Amie de Marie-Ariane et épouse de Devon Stiller (fils).

M

Mady Rendall: Fille de John-Lonil Rendall et de Marie-Laure Limernik.

Magog: Ville des Cantons de l'Est (Québec, Canada).

Mamadou (mère): Gouvernante des Rendall. Union illégitime avec Maurice-John Rendall.

Mamadou (fille): Fille illégitime de Maurice-John Rendall et de Mamadou (mère). Épouse d'Argil Caine.

Marie-Ariane Rendall: Fille de Joseph-John Rendall et de Éva-Maria Lanster. Unique héritière du domaine Rendall.

Marie-Joséphine Rendall: Fille de Marie-Ariane et John-John Rendall.

Marie-Laure Limernik: Ancêtre des Rendall d'Amérique, épouse de John-Léonil Rendall.

Marie-Line Rendall: Fille de John-Léonil Rendall et Marie-Laure Limernik.

Marina World: Nom donné à l'hôtel de la pointe du lac.

Mark Rendall: Fils de Maurice-John Rendall et Jacky Kerry.

Marshall: Cheval de course appartenant aux Écuries Rendall.

Matisse Mallison: Époux de Jacky Rendall.

Maurice-John Rendall: Fils de John-Léonil Rendall et Marie-Laure Limernick.

Maxwell: Chien de Julien, surveillant du domaine Rendall.

Memphrémagog: Lac des Cantons de l'Est (Québec, Canada).

Milton Rendall: Deuxième fils de Kelly Allan et de Baron Rendall.

Montréal: Métropole du Québec (Canada)

N

Natalia Ohlsson: D'origine suédoise, infirmière de la famille Rendall.

Nerry Wellington: Bibliothécaire des Rendall.

New York: Ville des États-Unis (État de New York)

Nouvelle-Orléans: Ville du sud des États-Unis, en Louisiane.

O

Ottawa: Capitale fédérale du Canada (Ontario).

P

Paul Rendall: Fils de John-Léonil Rendall et Marie-Laure Limernik.

Pennsylvanie: États Américain

Philadelphie: Ville située aux États-Unis (Pennsylvanie).

Pricy Stiller: Fille de Devon et Lessing Stiller.

Prograss: Cheval de course appartenant aux Écuries Rendall.

Q

Québec: Capitale de la province de Québec (Canada)

R

Randy-John Rendall: Fils de John-John Marie-Ariane Rendall.

Rendall Petroleum: Compagnie d'exploitation pétrolière appartenant à la famille Rendall.

Renden Wright: Riche mendiant devenu écrivain aux Cent Chênes.

S

San Antonio: Ville des États-Unis (Texas)

Sao Paulo: Capitale du Brésil.

Sara Seattle: Fille d'Alga Husman (amie de Marie-Ariane) et de Graig.

Seattle: Port des États-Unis (Washington), **Solange Rendall:** Fille de Joseph-John Rendall et Éva-Maria Lanster.

T

TARENTEL: Nom du bateau fantôme d'Élasope de Tarentel.

Tony Mallison: Fils de Jacky Rendall et Matisse Mallison.

Toronto: Ville du Canada (Capitale de l'Ontario).

U

Ursulines: Religieuses appartenant à l'ordre de Sainte-Ursule.

V

Vancouver: Port du Canada (Colombie Britannique).

Vermont: États américain se situant en Nouvelle-Angleterre.

Virton Wallong: Infirmière de la famille Rendall.

W

Walker Rendall: Troisième fils de Kelly Allan et de Baron Rendall.

Washington: Capitale fédérale des États-Unis.

Waterford: Port de la République d'Irlande.

William A. Rendall: Premier fils de Kelly Allan et de Baron Rendall.

Les Rendall en Amérique



